l'actualité
POITOU-CHARENTES

Pôle info santé
10 ans de prévention et d'éducation

Simenon et la table charentaise

Musiques et littératures métisses

L'Orchestre Poitou-Charentes

■ AVRIL ■ MAI ■ JUIN ■ 2003
■ N° 60 ■ 4,3 €
9"782911"320194"

pour vous **réconcilier**
avec les maths

Vive les Maths 2003

EXPO | CONFÉRENCES | ANIMATIONS

4 MARS > 4 MAI 2003 · POITIERS

ESPACE
MENDES
FRANCE

PHOTO S. LAVAL

sommaire

4 **RECHERCHE**

6 **CULTURE**

15 **SAVEURS**

16 **ORCHESTRE POITOU-CHARENTES HORS DES STANDARDS**
Créé il y a 20 ans, l'orchestre régional a atteint le niveau qui lui permet de passer les frontières, comme l'affirme son directeur artistique, le pianiste Jean-François Heisser.

20 **DOMINIQUE HÉRODY, PORTRAITS EN TÊTE-À-TÊTE**
Dessinateur, auteur de bande dessinée et d'écrits romanesques, Dominique Hérody publie deux cents visages imaginaires.

22 **AURÉ LI, UN BIJOU DE PAPIER**
Ronds et légers comme des cocons, les bijoux de papier de soie créés à Angoulême par Auré Li séduisent la haute couture.

24 **UN CANOT D'EXCEPTION : SUZETTE II**
Découverte dans une grange du château des Ormes d'un canot automobile de plaisance construit à Nantes vers 1905.

26 **ESPACE RÉAUMUR : JARDIN POUR LES INSECTES**
Sensibiliser le public à la richesse biologique que représentent les insectes et à leur rôle indispensable au fonctionnement équilibré des écosystèmes.

28 **ANIMAUX ANONYMES**
Pourquoi le paléontologue Jean-Michel Mazin a refusé de livrer son scoop à cette charmante journaliste qui lui réclamait si gentiment l'exclusivité.

PÔLE INFO SANTÉ

31 **10 ANS DE PRÉVENTION ET D'ÉDUCATION**

32 **SORTIR DE L'HÔPITAL**
En 1993, le directeur du CHU de Poitiers voulait insérer l'hôpital dans la cité tandis que le directeur de l'Espace Mendès France souhaitait étendre à la santé sa mission de diffusion de la culture scientifique.

34 **IL Y A ENCORE DU BOULOT**
L'animateur du pôle info-santé souligne ce qui l'a surpris depuis dix ans : l'étonnante nécessité de conférences en ville pour pallier les déficiences de la relation médecin-malades.

36 **ÉDUQUER POUR PRÉVENIR**
Près de 950 acteurs d'éducation pour la santé ont été identifiés dans la région Poitou-Charentes, des associations de malades aux mutuelles.

38 **PORTRAITS**
Des médecins qui, depuis dix ans, ont participé aux conférences du Pôle info-santé témoignent de leur expérience.

40 **PIERRE LOTI ET LES MUSIQUES DU MONDE**
Pierre Loti porta une curiosité toujours renouvelée aux musiques du monde, soucieux de dire ce dernier, et de l'écouter pour mieux le faire entendre.

44 **LITTÉRATURES D'AILLEURS, MÉTISSAGE DES LANGUES**
Bernard Magnier explique la genèse du festival Littératures métisses, créé dans le sillage de Musiques métisses à Angoulême.

47 **MUSIQUES MÉTISSES**
Plus de 30 groupes sont invités du 5 au 9 juin au festival d'Angoulême.

48 **VERS LA ROUTE DE FULI**
L'écrivain Claude Margat, qui vit à Rochefort, nous a confié quelques pages de son journal de voyage en Chine.

51 **SIMENON ET LA TABLE CHARENTAISE**
Des années vécues en Charente-Maritime, Simenon a conservé le goût de la chaudrée fourasine, de la mouclade et de bien d'autres produits de la mer.

56 **CULTURE SCIENTIFIQUE**

édito

La mosaïque de thèmes traités dans cette édition de L'Actualité démontre que les sciences n'apparaissent pas toujours là où on les attend. Ainsi en est-il de la recherche en biologie végétale qui, en Poitou-Charentes, s'intéresse notamment à la vigne, du travail des archéologues sur l'histoire urbaine ou des chercheurs de l'Inra sur la qualité du lait de chèvre, ou bien des recherches en histoire littéraire. De telles activités scientifiques ne doivent pas rester dans l'ombre. Notre mission étant de les diffuser, cela nous offre une actualité foisonnante.

Le dossier sur le Pôle info-santé est aussi révélateur de quelque chose qui s'est inventé à Poitiers grâce à la collaboration entre le CHU et l'Espace Mendès France. Dans le souci d'être plus proches de leurs patients et d'expliquer les progrès de la médecine, les praticiens ont donné le meilleur d'eux-mêmes en s'impliquant dans une cinquantaine de conférences du Pôle info-santé. En dix ans, ils ont acquis une expérience du dialogue qui peut faire école. En ce domaine, le besoin d'information des citoyens exprime à la fois une exigence de qualité et une marque de confiance. De ce point de vue, la communauté poitevine des praticiens a fait preuve de talent. Elle aussi démontré l'importance de la recherche – atout essentiel de notre société – et sa légitimité.

Didier Moreau

l'actualité
POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers, du CHU de Poitiers.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers Tél. 05 49 50 33 00
Internet : www.maison-des-sciences.org
E.mail : emf@pictascience.org
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 56 00 ■ Abonnements : voir p. 58

Directeur de la publication : **Jean-Claude Desoyer**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**

Fondateurs : Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel

CPPAP : 68 797 ISSN 0983-8856 ■ Dépôt légal : 2e trimestre 2003

Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Fred Briand graphiste – Poitiers ■ Menneguerre-Photogravure – Niort
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

LABORATOIRE TRANSPORT DES ASSIMILATS

Vacciner la vigne

C'est à partir d'une baie bien sucrée que l'on produit le meilleur vin, avec une bonne tenue, une bonne aptitude à la garde et un arôme savoureux. En se fondant en partie sur ce principe, le laboratoire Transport des assimilats (UMR CNRS 6161) de l'Université de Poitiers développe depuis sept ans environ une thématique de recherche concernant la vigne. «L'accumulation des sucres, qui se produit lors de la maturation de la baie de raisin, est primordiale pour la qualité du vin», explique le professeur Serge Delrot. «Si le pied de vigne est malade, par exemple attaqué par un champignon, le raisin ne mûrit pas correctement et la qualité du vin produit est médiocre», souligne le professeur Pierre Coutos-Thévenot, chargé de projet et ancien ingénieur de recherche chez Louis Vuitton Moët Hennessy. Les recherches effectuées s'orientent donc vers la caractérisation de gènes exprimés d'une part au moment de la maturation de la baie et d'autre part au moment où la vigne est en situation de défense. Une famille de protéines, les LTP (lipid transfer protein), est très fortement exprimée en réponse à des attaques par des champignons. Ces protéines sont capables de fixer un signal et de le transporter à travers la plante pour interagir avec la membrane plasmique des cellules cibles et induire une réponse adaptée. «L'objectif des travaux que nous menons au laboratoire est de mieux connaître toutes les étapes de cette voie de signalisation afin de déclencher artificiellement les réponses de défense de la plante», explique le chercheur. Très récemment, certaines molécules utilisées pour la lutte chimique ont été interdites en Europe. Une méthode alternative est donc d'utiliser des substances appelées «éliciteurs» pour traiter les vignobles, c'est-à-dire pour «vacciner» la plante et lui conférer ainsi une résistance aux champignons (un éliciteur est une molécule naturellement produite par le champignon et détectée par la plante, où elle induit une situation de défense). Cette molécule naturelle (glucidique, peptidique ou lipidique) doit être non toxique pour l'environnement, stable et capable de pénétrer dans la cellule.

Deux champignons sont particulièrement ciblés par le laboratoire : *Botrytis cinerea*, très nuisible en Champagne et en Alsace, et *Eutypa lata*, responsable de l'eutypiose, une maladie du bois de la vigne. Souvent invisible au début, cette maladie, qui cause la mort du cep à longue échéance, devient très préoccupante dans les vignobles européens et mondiaux.

Les recherches concernant la vigne sont réalisées dans le cadre de projets français (Génoplante) et européens (COST, coordonné par Serge Delrot, directeur du laboratoire). Elles sont soutenues par le Comité interprofessionnel des vins de Bordeaux, par le Réseau vignes et vins septentrionaux et par la société LVMH.

Laetitia Becq-Giraudon

Premières étapes du développement de la baie de raisin (*Vitis vinifera var. chardonnay*) : formation des boutons floraux (ci-contre), début de la floraison avec présence de capuchons floraux (à gauche), stade précoce du développement avec des baies à taille de grains de plomb (ci-dessous).

Le laboratoire Transport des assimilats effectue des recherches autour d'une thématique commune concernant la membrane plasmique des cellules végétales. Deux domaines sont particulièrement abordés. Le premier est le rôle nutritif de la membrane, lié à divers transporteurs qui permettent de conduire les molécules nutritives (issues de la photosynthèse) de la feuille vers l'organe récolté. Le second rôle est celui de perception et de réponse aux organismes pathogènes, qui déclenchent le processus de stimulation des défenses naturelles de la plante.

Pour une parcelle de douce noire

En 1998, le vignoble des Charentes s'est doté d'un Conservatoire. A Cherves-Richemont, 70 ares sont plantés de cépages anciens dont certains datent du XVIIIe siècle. Les végétaux ont pour nom morillon hâtif, balzac noir, balzac blanc, pinot-d'Aunis, douce noire... et pourraient, dans un avenir lointain, être réintroduits. Tel est l'espoir des membres de l'Institut rural d'éducation et d'orientation (Ireo) de Cherves-Richemont et des élus locaux, initiateurs voilà cinq ans, du musée végétal. La première vocation du lieu est la redécouverte et la sauvegarde des cépages qui ont fait les eaux-de-vie de cognac au fil des siècles. Et dont la culture a été abandonnée.

«Pour des motifs touristiques, l'histoire du produit cognac a été préservée mais celle de la vigne, très peu. L'arrachage touche la région délimitée et en priorité les parcelles les plus anciennes», explique Sébastien Julliard, technicien et animateur du Conservatoire, en soulignant l'urgence à agir et à protéger la biodiversité. Afin de constituer sa vigne-témoin, le Conservatoire a emprunté des cépages au Conservatoire national de l'Inra (Hérault). Des recherches en bibliothèque, puis dans les rangs de vigne de la région délimitée ont élargi l'éventail des végétaux.

La collection, respectueuse des modes de conduite (types de taille, disposition des plantations...), compte 130 cépages et porte-greffes, dont 40 cépages anciennement ou actuellement cultivés dans les Charentes et 30 porte-greffes représentatifs de l'AOC cognac.

Une campagne de prospection est lancée ce printemps dans les parcelles de plus de 50 ans, en collaboration avec la station viticole du Bureau national interprofessionnel du cognac (Bnic). Pour le Bnic, l'initiative pourrait révéler des souches anciennes d'ugni blanc, remarquables pour leur résistance aux maladies ou pour leur forte acidité.

En compagnie de Jean-Luc Roy et Didier Roy, respectivement formateurs en viticulture et en œnologie à l'Ireo, et sous le parrainage de l'Inra de Montpellier, Sébastien Julliard mène des recherches approfondies sur les vieux cépages délaissés. Cette année, la première récolte a donné lieu à une microvinification. Quarante cépages rouges et blancs ont été mis en bouteilles et dégustés. «Plusieurs d'entre eux présentent un potentiel. Le but est de découvrir des caractéristiques organoleptiques intéressantes qui pourraient s'ajouter à celles des cabernet, chardonnay, merlot ou sauvignon, cépages généralement utilisés pour l'élaboration des vins de pays.»

Astrid Deroost

L'association du Conservatoire du vignoble charentais, présidée par Lilian Jousson, maire de Louzac-Saint-André, reçoit le soutien de collectivités locales, du Département de la Charente, de la Région Poitou-Charentes et de l'Europe. Une exploitation touristique et régulière du site est prévue.

Le monde des spiritueux en observation

A partir de betteraves, de pommes de terre, de riz, de céréales, de vins, de fruits, de canne à sucre... le monde fabrique des spiritueux soit directement par distillation, soit par le mélange d'une boisson spiritueuse avec une ou plusieurs boissons. Pourtant, le domaine garde des pans de mystère, à commencer par la nature de breuvages élaborés dans de lointains pays. Le secteur économique est également très mouvant et les informations y sont aussi nombreuses et variées que leurs sources.

Fort de ces constats, le Centre international des eaux-de-vie et boissons spiritueuses de Segonzac, mandaté par l'Office international du vin et de la vigne (OIV), a lancé mi-mars un observatoire baptisé www.ciedv.org. Depuis la création en 1988 de l'université des eaux-de-vie, le site de grande Champagne a développé un imposant centre de documentation. L'objectif du nouvel outil internet est de constituer une base de données de dimension internationale. «Notre originalité est de donner une vision neutre et globale du secteur des spiritueux qui permet aux professionnels de se positionner. Exemple, explique le chargé de projet Sébastien Dathané, une société petite ou moyenne de n'importe quel pays souhaite exporter ses produits. Elle trouvera sur le site les informations dont elle a besoin : état du marché, taxes, modes de consommation...»

Fiches d'identité des entreprises du secteur, notes de conjonctures, articles... les informations puisées (avec autorisation des auteurs) dans les revues spécialisées, les travaux universitaires ou échangées avec les interprofessions sont présentées de façon attractive.

Les professionnels de la filière accèdent au site bilingue français-anglais moyennant une cotisation et disposent d'une approche personnalisée. Le monde de la recherche doit également trouver information à sa mesure. Futurs cadres de l'économie spiritueuse, les étudiants du pôle de Segonzac sont, comme les professionnels, utilisateurs et producteurs de précieuses données. ***A. D.***

SEGONZAC DOUBLE VOCATION

Le site de Segonzac se compose d'un pôle professionnel et d'un pôle universitaire. Le Centre international des eaux-de-vie et boissons spiritueuses est une association 1901, présidée par Patrick Brisset, soutenue par le Département de la Charente, des municipalités et la Région Poitou-Charentes.

Le pôle universitaire dispense, en liaison avec les facultés de droit de Paris et Poitiers et avec l'IAE de Poitiers des formations de 3e cycle : un DESU en droit, gestion et commerce des eaux-de-vie et boissons spiritueuses et un DESS techniques d'exportation.

MICHEL VALIÈRE

Moissons ethnographiques

L'ethnographe est celui qui récolte la matière première. Celui qui passe des heures avec ses "informateurs" pour recueillir leurs témoignages. «L'ethnographe, explique Michel Valière, est celui qui va au devant des gens et qui décrit.» Qui décrit les groupes humains, leurs représentations, leurs comportements, leurs différences pour permettre à l'ethnologue de «donner à voir le monde par les yeux des gens et de comprendre une société de l'intérieur». Dans son ouvrage *Ethnographie de la France*, Michel Valière retrace le cheminement du regard des ethnographes vers la maturité. Une histoire des modes de description jusqu'à la position actuelle des ethnographes : distanciée et participative. L'auteur élargit ensuite l'horizon de l'ethnologie comme instrument de développement local.
Ainsi, au fil des récits de voyages où prédominent l'anecdotique et le pittoresque, au fil des enquêtes commandées par le gouvernement de Bonaparte aux préfets, de l'Académie celtique à la Société des antiquaires de l'Ouest, les descriptions ethnographiques s'affranchissent peu à peu du jugement et de théories fantaisistes comme la théorie des climats illustrée ici sous la plume du préfet de la Vienne en 1808 : «Ainsi ceux des plaines du Mirebalais et du Loudunais qui respirent un air pur et libre sont grands, bien faits, hardis et bons travailleurs, tandis que ceux des terres de brandes en Montmorillonnais sont généralement grossiers, ignorants et sauvages.»
Aujourd'hui, la variété des sujets traités par l'ethnographie est infinie et l'ensemble de ces données constitue un patrimoine que nombre de décideurs souhaitent utiliser pour «forger» des identités. «Je comprends que l'ethnologie soit convoquée mais définir des identités ne peut pas être une finalité pour les ethnologues. En outre, chacun appartient à plusieurs groupes selon sa religion, son sport préféré ou sa profession. On ne peut donc pas rattacher les gens à une seule identité.» En revanche, selon Michel Valière, l'ethnologie peut être utile pour conserver un groupe, en valorisant par exemple le discours et le savoir-faire des brodeuses d'Angles-sur-l'Anglin. Mais avant tout, «l'ethnographie stimule la perception des diversités culturelles» et s'affirme comme un outil efficace de connaissance des groupes «que les élus pourraient plus solliciter afin de mieux tenir compte des spécificités des populations».

Anh-Gaëlle Truong

Armand Colin, 224 p., 14,50 e

LE PEUPLE DE LA FORÊT

Sébastien Jahan, maître de conférence l'Université de Poitiers, et Emmanuel Dion ont travaillé depuis 1994 sur la vie des bûcherons, charbonniers et fendeurs qui sillonnaient les routes de France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Ils comblent une lacune historiographique en publiant *Le Peuple de la forêt. Nomadisme ouvrier et identité dans la France du Centre-Ouest aux temps modernes* (PUR, 274 p., 20 e).

Mytilus

Jean-Claude Pirotte

Pirotte en Lotharingie

Quand Jean-Claude Pirotte arpente un pays, c'est en flânant. Avec une apparente désinvolture, il mêle la géographie, l'histoire, l'état du ciel et de la vigne, les citations d'écrivains qu'il porte en viatique, les figures locales ou mythiques, sans oublier de parler de ce qui lui échappe. Quelques lignes suffisent pour que le pays se donne et nous attire. La Charente fut très bien servie dans de précédents livres. C'est au tour de la Bourgogne et la Comté dans *Un rêve en Lotharingie* (Ed. National Geographic, 60 p., 8,20 e). D'autre part, signalons que la collection «Lettres du Cabardès», créée par Jean-Claude Pirotte à la Table ronde, est désormais éditée par le Temps qu'il fait, à Cognac. Premier titre de la nouvelle série : *Comme un enfant*, de Michel Bernard (160 p., 16 e).

VALOR, FILIALE DE VALORISATION

ULR Valor, c'est le nom de la filiale de valorisation de la recherche créée par l'Université de La Rochelle – la première créée en France depuis la loi sur l'innovation du 12 juillet 1999. C'est une société par actions simplifiées (SAS) au capital de 70 000 e, où figurent l'Université, actionnaire majoritaire (62%), la Caisse des dépôts et consignations – PME de Poitiers (16%), les agences rochelaises du Crédit mutuel Océan (11%), du Crédit agricole (5,5%) et de la Banque populaire (5,5%). Cette société de droit privé sera l'interface entre les chercheurs et les partenaires industriels lors de l'élaboration de contrats de recherche, et déchargera les chercheurs des problèmes financiers, administratifs et juridiques lors de la prise de brevets ou de l'octroi de licences sur des brevets. ULR Valor pourra également assister les chercheurs qui souhaitent créer ou prendre des participations dans des «start up». Elle a aussi une fonction de veille économique et technologique «L'Université a dix ans, plusieurs de ses laboratoires ont de la valorisation en gestation, c'est le moment de lancer ce type de structure pour les soutenir, estime Emmanuel Barbier, directeur de Valor. Les universitaires contractualisent avec les secteurs public ou privé pour financer leurs travaux de recherche. Ces contractualisations s'accompagnent de conventions, contrats, avenants de toute sorte, dans lesquels il est impératif de veiller à une juste protection des résultats à venir et à un juste retour financier pour l'établissement.» Chaque année, les 30 à 50 contrats de recherche signés par l'Université avoisinent le million d'euros.

Jean Roquecave

Jean-Bernard Soudères

DOROTHÉE GUENEAU – RAFFAELE MELIS

Architecture primée à Niort

En janvier dernier, le Prix 2002 de la première œuvre d'architecture a été décerné par le groupe Le Moniteur à deux jeunes architectes vivant à Saint-Pierre-à-Champ, un village du nord des Deux-Sèvres : Dorothée Gueneau et Raffaele Melis. Ce prix récompense la réhabilitation de trois pavillons destinés à accueillir du public et l'aménagement paysager (avec Samuel Landreau) de la presqu'île du Pré-Leroy à Niort. Cette distinction nationale est d'autant plus inattendue que ces architectes reviennent de loin.

Les trois pavillons et la passerelle du Pré-Leroy vus de la Sèvre niortaise. Cette réhabilitation de Dorothée Gueneau et Raffaele Melis a été remarquée par la profession grâce à une publication dans la revue *AMC* en septembre 2002.

Née à Paris, Dorothée Gueneau obtient son diplôme à Versailles et part travailler deux ans à Venise où elle rencontre son futur mari, Raffaele Melis. Le couple s'installe ensuite à Paris et collabore avec différentes agences (architecture et paysage). Situation précaire. «Alors que nous étions dans une période de chômage assez longue, raconte Dorothée, mon père a acheté une maison et un restaurant en faillite à Saint-Pierre-à-Champ. Raffaele étant un bon cuisinier – il a financé ses études en travaillant dans des restaurants – nous décidons de reprendre l'affaire. Nous tenons ce restaurant pendant quatre ans, tout en allant frapper, en vain, à la porte des agences de la région dans l'espoir de renouer avec notre métier. Finalement, c'est en 1998 que le coup de pouce salutaire arrive. Un architecte alors installé à Poitiers, Francis Châtelain, veut nous aider et nous propose un travail en cotraitance sur l'extension de la salle des fêtes de Bouillé-Loretz, pas loin de chez nous. A partir de ce moment-là, nous voulons continuer coûte que coûte.» Justement, la ville de Niort lance en 1998 le projet du Pré-Leroy. Comme il s'agit d'un petit chantier (1 million d'euros), ils sont choisis sur références. Outre le fait qu'ils serrent au maximum leurs honoraires, une chose plaît à Bernard Bellec, maire de Niort : comme lui, les deux architectes veulent conserver les trois pavillons désaffectés qui avaient été construits en 1964 et 1967 (par L. et R. Sauter).

Les termes du programme n'ont rien de poétique. Il est notamment question de prendre en compte dans le traitement architectural la protection anti-graffitis, anti-intrusion, anti-vandalisme dans cet îlot inondable et peu fréquentable.

C'est le cas typique de ces chantiers sans joie, qui font vivre la plupart des architectes, où l'on ne demande pas de faire des merveilles sinon de respecter le budget. Mais Dorothée Gueneau et Raffaele Melis y croient. «Pour que les Niortais aient envie de se réapproprier ces lieux, il nous semblait évident qu'il fallait un traitement paysager minimal sur cette conche de la Sèvre afin de restituer l'atmosphère du Marais poitevin. Avec les pavillons, nous voulions créer des objets insolites et attractifs dans ce paysage.» Les architectes ont réussi leur pari avec une belle économie de moyens. Une passerelle, accessible aux handicapés, forme une dorsale structurante dans le site en reliant les pavillons qui sont enveloppés d'une toile d'inox. Cette matière, qui produit des effets de brillance et de moirage, est aussi dissuasive pour les tagueurs.

D'autre part, les murets inférieurs sont démolis pour révéler les pilotis d'origine qui supportent la «5e façade». Ce niveau est rendu inhospitalier (aux squatters) grâce au système de brumisation et à la disposition de grosses roches sur lesquelles va se développer un jardin de mousses et lichens. La nuit, l'éclairage par le sol crée des effets de brouillard et accentue l'impression de lévitation de ces objets non identifiables.

Depuis que les Niortais ont retrouvé le chemin du Pré-Leroy, Dorothée Gueneau et Raffaele Melis sont considérés comme des experts de la réhabilitation des constructions sixties. Les projets affluent.

Jean-Luc Terradillos

JABBAR YASSIN HUSSIN

Contes de l'Orient

Dans son quatrième roman, traduit de l'arabe par Mustapha Oulmane et Raymond Bozier, *Histoires de jour, contes de nuit* (éditions l'Atelier du Gué), Jabbar Yassin Hussin puise son inspiration, à cette source privilégiée qu'est l'Irak, son pays natal qu'il quitta définitivement pour la France en 1976. Les souvenirs d'enfance alimentent un récit sobre et poétique qui se veut un refus de l'oubli, un rempart contre cette «poussière» qui recouvre le passé, aujourd'hui si loin.

Présenté comme la reconstitution d'un manuscrit vieux de mille ans, acheté au XIe siècle à Bagdad par un savant, le livre de Jabbar Yassin Hussin fait du narrateur un énigmatique et anonyme «scribe». Mais qui pourtant semble dévoiler sa propre histoire. Entre autobiographie et fiction, mythes et fantasmes, l'auteur raconte l'Irak de sa jeunesse, ses rites, ses couleurs, ses drames. En vingt-neuf chapitres, il esquisse vingt-neuf petits tableaux. Scènes du quotidien, de presque rien (à propos du bruit d'un moulin, de la maturation des bananes), du hammam, d'une vilaine fièvre, fixées à jamais dans la mémoire, elles dessinent par brèves touches un pays, une culture. Et parfois le souvenir hésite avec la légende, comme si le passé était un conte. Car la vision souvent enfantine, parfois presque étrangère, éclaire le texte d'un regard touchant et authentique. Auteur exilé, Jabbar Yassin Hussin évoque le déracinement en parlant des racines qui l'habitent. Tel un conteur, de son imagination, de son imaginaire et de sa mémoire, il extirpe ce qu'il lui reste de ce là-bas. Et tente de le restituer dans sa plus fragile et anecdotique vérité.

Aline Chambras

Thierry Girard

EN LIBRAIRIE

***Chez Borges*, d'Alberto Manguel (Actes Sud, 82 p., 12 e). En 1964 à Buenos Aires, l'auteur avait 16 ans. Il commença à faire la lecture à Jorges Luis Borges.**

***L'Epître à Loti*, d'Olivier Bleys, à l'Escampette (132 p., 15 e). Le premier chapitre a été publié dans *L'Actualité* n° 57. Un nouveau regard sur cet écrivain, dont la vie est une œuvre en soi, qui peut aiguiser la curiosité de ceux qui n'ont jamais ouvert un livre de Pierre Loti. Des repères bibliographiques en fin de volume auraient été utiles.**

***Respirer la vie*, de Catherine Ternaux, à la Table ronde, coll. «Les petits livres de la sagesse» (120 p., 7,20 e). Pour apprendre à avoir du souffle au propre comme au figuré, par l'auteur qui eut le prix du livre en Poitou-Charentes en 2001.**

Histoire des «bonnes villes»

En 1199, Aliénor d'Aquitaine confirme la création des communes de La Rochelle, Poitiers, Saintes et Oléron, puis son fils, le roi Jean sans Terre crée les communes de Niort et Saint-Jean-d'Angély la même année, d'Angoulême (1204) et de Cognac (1215). Saint-Maixent obtiendra de Charles VII le statut communal en 1440. Ces villes sont organisées sur le même modèle : un corps de 100 membres, dont 12 échevins, 12 conseillers. Chaque année, le maire est choisi par le roi parmi trois candidats élus par le corps de ville. Ainsi, le roi autorise les villes à s'administrer elles-mêmes, tout en s'appuyant sur elles. Dès le début du XIIIe siècle, il les appelait ses «bonnes villes».

Cette histoire fut l'objet du colloque tenu à Saint-Jean-d'Angély en 1999. La Société des antiquaires de l'Ouest en publie les actes (avec le soutien d'Aire 198 et du Conseil régional) dans un volume dirigé par Robert Favreau, Régis Rech et Yves-Jean Riou : *Bonnes villes du Poitou et des pays charentais (XIIe-XVIIe)*. «Le nombre et la concentration de ces communes constituent un fait unique dans le royaume, affirme Robert Favreau. C'est l'un des caractères fondamentaux de l'identité régionale du Poitou-Charentes. Ce livre est la première synthèse sur l'histoire de ces villes.» ***J.-L. T.***

Ed. SAO, 468 p., 24 e

sao.asso.fr

Depuis 1834, la Société des antiquaires de l'Ouest a publié plus de 100 000 pages sur l'histoire de la région entre Loire et Dordogne. Ces pages ne sont pas numérisées mais le site internet de la société savante permet des recherches bibliographiques dans les titres des articles publiés.

CRÉATION ET DROITS D'AUTEUR

Le Magistère en droit des techniques de l'information et de la communication, dirigé par Marie-Eugénie Laporte-Legeais, est une formation unique en France liée à l'unité mixte de recherche Cecoji (Centre d'études sur la coopération juridique internationale, CNRS, Université de Poitiers, CNED). Le 28 mars, il organisait un colloque sur «la titularité et la création liée» (créations de salarié – créations de fonctionnaire). Il s'agit d'un problème délicat, complexe et non résolu qui pourrait être résumé ainsi : quand un salarié crée un produit, à qui appartiennent les droits ? A l'auteur ou à l'entreprise ? Les pratiques sont très diversifiées entre secteur privé et public mais aussi entre la France et les pays anglo-saxons. Par exemple, aux Etats-Unis, un contrat de travail donne les droits à l'entreprise ou à l'investisseur, tandis qu'en France les auteurs peuvent toujours faire valoir un droit hérité du siècle des Lumières. www.magistere.net

GESTE ÉDITIONS

Dans la collection «Témoignages», signalons *Au cœur de mon village*, de Suzanne Bontemps, née en 1921 à Champeaux (Deux-Sèvres), paysanne puis commerçante à Saint-Maixent, aujourd'hui conteuse, retraitée à Cherveux (248 p., 20 e). Marie-Hélène Coupaye, une Loudunaise impliquée dans la recherche sur la culture populaire, publie *Contes et légendes entre Anjou et Poitou* (104 p., 12 e). Pour la collection «30 questions», un livre sur les *Possédées de Loudun* doit paraître en juin 2003 par Gwenaël Murphy, jeune historien, auteur de *L'Affaire Rose Lauray, religieuse poitevine*, chez le même éditeur.

Baudelaire
visite commentée du secret

Si nous n'avions chacun retenu de Baudelaire qu'un seul vers, ce serait un des *Spleen* («Je contemple d'en haut le globe en sa rondeur / Et je n'y cherche plus l'abri d'une cahute / Avalanche veux-tu m'emporter dans ta chute...» ou cette sensation physique des corps («La très chère était nue...» ou bien «Et les soirs au balcon, voilé de vapeurs roses...») ? La ville d'aujourd'hui («La rue assourdissante autour de moi hurlait») ou cette perception neuve («Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille...») qui en fait le précurseur nécessaire de Rimbaud et d'Artaud ?

Alors on a tous gardé son premier poche des *Fleurs du Mal*, mais on bute toujours sur la complexité de l'homme. On ne peut l'approcher que par un puzzle, une mosaïque sur le fond noir de ce qu'on ne sait pas. Ainsi de Jeanne Duval, la silencieuse, l'inspiratrice, la sœur. Ainsi de l'aphasie qui le prive de parole (le fameux «Crénom», comme il a dû souffrir, de n'avoir plus que ce seul mot à pouvoir encore prononcer, de rage...). Ainsi des amis photographes ou peintres (Nadar, Courbet) qui essayent de capter ce mystère dans son visage, ainsi des lieux, les cafés de Paris, les maisons de jeu ou les journaux.

Claude Pichois a consacré sa vie à ce mystère-là. Après l'édition Pléiade, après la biographie, il nous offre les cinq cents pages d'un dictionnaire Baudelaire. Œuvre d'amoureux, qu'à Tusson en Charente nous offre Le Lérot : beau papier, qu'on doit découper soi-même, illustrations rares et choisies. Technique et grammatical, le mot dictionnaire ? C'est comme Littré, on ouvre au hasard, il vous renvoie d'un mot à l'autre, et on s'y promène sans plus sortir, comme dans un conte fantastique. Si la biographie qui suit la vie selon ses jours, on est comme dans la mémoire au réveil : tout à égale distance. On explore chaque lieu, chaque visage et chaque nom. On aura ainsi boulevard à la lettre B et chiens à la lettre C. On aura Nadar, Jeanne et madame mère.

Dictionnaire pour amoureux seulement, ou passionnés avertis ? Ou seulement une forme moderne de la biographie ? Biographie par l'éclatement et le concret. On reviendra à l'œuvre comme de rouvrir un volet sur une pièce close, où tout nous attendait avec une évidence que nous n'y savions pas. C'est un jeu d'énigme qui rejoint plus près l'homme et l'œuvre à la fois. On le conseille donc à tous ceux aussi qui n'ont pas relu leur Baudelaire depuis les premiers amours de dix-sept ans.

La preuve ? Il y a bien un article «allégorie», comme il y a Ancelle le notaire, et «adresses» pour la liste des domiciles et des chambres, mais il n'y pas d'article «albatros». Moi j'en aurais mis un, rien que pour interdire encore que ce soit par l'albatros qu'on tolère Baudelaire à l'école.

Un homme, Claude Pichois (avec Jean-Paul Avice) qui a consacré sa vie à un auteur, produit l'inventaire du secret, nous offre comme on raconterait mille histoires à la fois, sur les choses, les lieux, les gens, ou comme on nous guiderait dans une maison abandonnée de la veille par son maître, le paysage humain de Baudelaire. Jamais il n'a été si concret, jamais il n'a été si proche. Le mystère alors c'est celui du saut irréductible de la langue. Voilà qu'on nous tient par la main jusqu'au bord, on voit l'abîme. «Du fond du gouffre obscur où mon cœur est tombé...» : dans cette proximité du secret, c'est un peu du nôtre qu'on découvre. Un voyage fantastique, le roman qui manquait à Baudelaire.

François Bon

Autoportrait de Baudelaire vers 1860. Musée d'Orsay-Cabinet des dessins du musée du Louvre.

Dictionnaire Baudelaire, de Claude Pichois et Jean-Paul Avice, Ed. du Lérot, 502 p., 55 e (publié avec le concours de l'Office du livre en Poitou-Charentes).

Catalogue du Lérot : http://perso.wanadoo.fr/lavouivre/html/Lerot.htm
Consulter aussi : www.remue.net

Saint-John Perse sans masque

De son vivant, Saint-John Perse a construit son mausolée en réalisant l'édition de ses œuvres complètes dans la Pléiade (1972). «Texte clos» que Colette Camelia, Joëlle Gardes Tamine, Catherine Mayaux et Renée Ventresque ont étudié en le comparant aux archives du poète. Ces universitaires ont découvert qu'il existait un écart entre ce «monument bâti pour l'éternité» et les manuscrits. Elles affirment par exemple que «certaines correspondances ont été écrites ou récrites pour la Pléiade» et reviennent sur «la fiction d'un poète qui rédige d'un seul jet sous le coup de l'inspiration».

Cette nouvelle approche (philologique) replace le poète dans «la temporalité humaine, celle de l'histoire et celle du processus d'écriture». Ce Saint-John Perse sans masque, publié par l'UFR langues et littératures de l'Université de Poitiers et la MSHS, s'ouvre par une chronologie conséquente.

Ed. La Licorne, 420 p., 22,50 e

Le pari du contemporain

Exposition Mario Giacomelli à L'empreinte jusqu'au 9 juin (14, place du Vieux-Marché, 86500 Montmorillon, 05 49 83 82 54). Quarante autres photographies de Giacomelli seront exposées du 3 juillet au 31 août à la Maison-Dieu de Montmorillon.

Une rencontre, celle de Georges Rousse à Châtellerault en 1996, photographe plasticien dont il découvre le travail, suscite chez Laurent Geneix l'envie de s'impliquer davantage dans la photographie. Dès lors, il continue d'exposer ses séries personnelles sur le thème du paysage urbain mais travaille aussi comme assistant de communication à la Maison européenne de la photo à Paris et photographe free-lance. Prenant part à l'organisation du Mois de la photo, il pénètre dans l'univers des galeries et côtoie des photographes à la démarche artistique affirmée. Autant de sources d'inspiration qui l'aident à concevoir un projet de galerie d'art contemporain, quand en 2001, il achète une maison au cœur de la Cité de l'écrit à Montmorillon. L'Empreinte, lieu d'exposition pour des créations d'artistes utilisant les techniques de reproduction sur papier, ouvre ses portes en mai 2002. Pour cette deuxième saison, le choix de Laurent Geneix s'est porté sur l'œuvre de Mario Giacomelli (1925-2000), photographe italien, de renommée internationale. «On n'oublie pas une photo de Giacomelli, ce sont des images fortes.» L'exposition, prêt du collectionneur Jean-Claude Meinioux et de la galerie parisienne Berthet-Aittouarès, présente jusqu'au 9 juin un éventail du travail de l'artiste. Les séminaristes, l'hospice, les paysages, les amants et les scènes de rue sont ses thèmes de prédilection. «La noirceur domine mais la volonté esthétique, la recherche de lumière et le soin apporté aux tirages contrebalancent cet aspect.»

Tout en décrivant le petit monde de l'artiste – la vie de la petite ville de Senigallia – sujet universel, l'œuvre de Giacomelli possède un côté irréel par sa technicité. La recherche d'esthétisme, la composition et une distance avec le sujet donnent un aspect pictural à son travail, qui le différencie de photographes américains de son époque.

Isabelle Hingand

Mario Giacomelli

EGO COMME X

Le n° 9 de la revue *Ego comme X* est annoncé pour juin 2003 avec une nouvelle maquette et dix-huit nouveaux auteurs (184 p., 15 e). En attendant la parution à la rentrée de *L'homme sans talent*, de Yoshiharu Tsuge, maître de la manga d'auteur encore inconnu en France, l'éditeur angoumoisin publie, en juin, *Palaces*, de Simon Hureau (152 p., 28 e).

DU BAISER

Sylvie Laurens-Aubry, ingénieur d'études à Poitiers, a traduit de l'italien un délicieux dialogue sur le baiser écrit par Francesco Patrizi vers 1560, où il est question d'amour divin, d'amour humain et d'amour bestial. Charles Melman signe la préface et Pierre Laurens fournit des repères très utiles dans sa «petite introduction à la philosophie du baiser». Ed. Les Belles Lettres, coll. «Le corps éloquent», 92 p., 12 e

TWO FISH AU BALLET ATLANTIQUE

La compagnie Two Fish, créée en 2000 à Berlin par la chorégraphe et danseuse Angela Schubot et l'acteur Martin Clausen, est invitée à La Rochelle par le Ballet Atlantique – Régine Chopinot pour un spectacle chorégraphique en appartement (20-22 mai) et à la chapelle Fromentin (23-24 mai). Ce projet intitulé *Christiane Müller* est conçu pour cinq danseurs et performeurs. Tél. 05 46 41 17 75

Poitiers-Indianapolis

Les Rencontres internationales Henri Langlois ont permis d'annoncer la création d'un diplôme franco-américain de doublage entre les Universités d'Indianapolis et de Poitiers, et d'un Institut de formation permanente aux métiers du cinéma, avec la participation de la ville de Poitiers, de la French American Foundation et de l'Université d'Indianapolis.

Cet institut devrait accueillir, tout au long de l'année, des professionnels du monde entier, désireux de perfectionner leur technique, de se former aux développements technologiques de leur spécialité ou d'en acquérir de nouvelles.

Sont aussi prévus des séminaires et master class, notamment pour transmettre des savoir-faire de l'industrie cinématographique qui sont en voie d'extinction. D'autre part, il est question d'étudier la possibilité de développer un centre de ressources regroupant les archives cinématographiques disponibles à Indianapolis et à Poitiers.

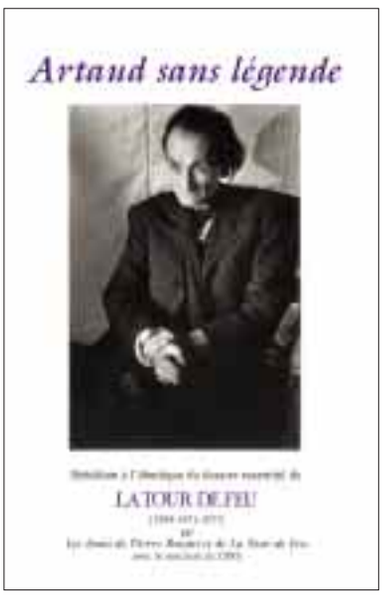
ABDELLATIF LAÂBI

A Angoulême, le peintre Philippe Amrouche crée les éditions Emérence pour publier des livres d'artistes. Il a illustré *Vasque païenne*, un texte érotique que lui a confié le poète Abdellatif Laâbi. Signature prévue le 22 mai à la galerie MR, et exposition dans le cadre du colloque Art et histoire, organisé par l'IUFM d'Angoulême.

Artaud sans légende

En décembre 1959, soit onze ans après la mort dans des conditions sordides d'Antonin Artaud, de vives polémiques ont suivi la parution du numéro consacré à cet écrivain par *La Tour de Feu*, «revue internationaliste de création poétique» éditée à Jarnac. Cible principale : le docteur Gaston Ferdière, le médecin qui soigna Artaud à l'hôpital psychiatrique de Rodez entre 1943 et 1946, celui qui lui administra des électrochocs. Pour la première fois, ce médecin expliquait dans une revue comment il n'a pas «guéri» Artaud, mais comment il l'a «rendu à la création artistique et poétique» : «Oui, j'ai le droit d'affirmer en toute sérénité et sans fausse modestie : sans moi Artaud serait mort dans la stérilité et le marasme ; sans moi les fameuses *Lettres de Rodez* et le *Van Gogh* n'auraient jamais vu le jour.» Et d'accuser aussi : «J'affirme qu'Artaud a été rendu véritable toxicomane par ses amis de la dernière heure, ses néo-amis parmi lesquels les véritables toxicomanes étaient légions. Ils ont hâté sa fin par de hautes doses de laudanum.» Les "amis" ne tardèrent pas à réagir, violemment. D'autant que la revue produisait d'autres témoignages, notamment ceux de l'abbé Julien, du docteur Latrémolière («J'ai parlé de Dieu avec Antonin Artaud»), de Marie-Ange Malausséna, sœur du poète, d'André Breton, ainsi que des lettres et textes inédits, des dessins et photos, etc.

Faisant fi des attaques, *La Tour de Feu* étoffa son dossier et publia deux autres



numéros Artaud, en 1971 (n° 112) et en 1977 (n° 136). C'est ce dernier, le plus complet et introuvable comme les autres, que l'association des Amis de Pierre Boujut et de La Tour de Feu ont fait réimprimer (par Plein Chant, à Bassac), avec le concours du CNRS (Centre de recherches sur le Surréalisme), en y ajoutant un cahier comprenant trois articles de présentation et d'actualisation de Daniel Briolet (universitaire, président de l'association), Claire Paulhan et Olivier Penot-Lacassagne. Ce document important pour l'histoire est aussi révélateur des mœurs littéraires de l'époque. Lire pour cela les textes et notes de Pierre Boujut où il passe en revue la prose des «mépriseurs». Imaginez, une petite revue charentaise – donc physiquement et intellectuellement provinciale – a osé s'emparer d'un auteur aussi grand ! Bavardage ! Confusion ! Et Pierre Boujut de répondre à ses détracteurs : «Rétablir la vérité n'est pas incompatible avec l'exercice de la poésie. Nous n'avons pas manqué de respect envers Antonin Artaud en essayant de le débarrasser des légendes, des tabous, des envoûtements et des erreurs dont il a été chargé, dont il s'est lui-même parfois chargé. Nous l'avons montré sous toutes ses faces, au feu de ses contradictions mortelles, afin que personne ne puisse plus *l'utiliser* et que la paix règne autour de son nom.

Nous avons levé un grand interdit. […] Personne ne l'avait fait aussi radicalement avant nous. […] Il est donc normal que nous ayons été jugés, jaugés, pesés, toisés et même injuriés ! Mais nous avons atteint notre but qui fut simplement d'honnêteté et d'amitié.»

D'autre part, *La Tour de Feu* démontre que la distance "provinciale" permet non seulement d'échapper aux coteries parisiennes – Pierre Boujut les qualifie de «jeux malpropres» – mais aussi de voir juste et de travailler avec un très haut niveau d'exigence et de qualité. Ce que confirme Daniel Briolet aujourd'hui : «Force est de constater qu'une sorte de "hasard objectif" post-surréaliste a conduit la revue à jouer un rôle prémonitoire dans l'histoire des interprétations du mythe Artaud.»

J.-L. T.

La Tour de Feu : «Artaud sans légende», réédition du cahier 136 (déc. 1977) par Les Amis de Pierre Boujut et de La Tour de Feu (11, rue Laporte-Bisquit, 16200 Jarnac) avec le concours du CNRS, 280 p., 20 e.

Ci-contre : Dessin d'Antonin Artaud publié en cul de lampe par *La Tour de Feu*.

JEAN-FRANCOIS MATHÉ
Le ciel passant

«Instants, nous ne sommes pas plus posés que vous dans le monde.» Du livre gonflé de 101 «pages d'air» émane une lucide et parfois grave sérénité. Dans *Le ciel passant*, son douzième ouvrage publié aux éditions Rougerie, Prix Kowalski de la ville de Lyon en 2003, Jean-François Mathé cerne ce que peut bien être une vie de poésie : «Mes pas ont choisi une ligne droite / comme un fil à ras terre / pour funambule débutant / mais cela suffit à l'aventure / légèreté risquée / corset d'équilibre.» Une ligne droite qui laisse éprouver au fil des lignes, en prose ou en vers, le constant «frôlement du monde» et la fragilité de l'homme et du poète tant dans l'espace qu'il habite que dans celui qu'il crée. «Marcheurs, danseurs / avaleurs de sabres de souffle / nous avançons pour ouvrir / le temps terrible qui nous tient.»

Un temps croisé à d'autres destins, d'autres fils de soie, celui de «l'idiote qu'il fallut marier à plus idiot qu'elle», ceux dans les greniers d'été des petites filles qui naissaient de leurs rires, et ceux des vingt-sept amis poètes qui traversent les cinq chapitres : Drano, Rougerie, Bonnet, Dubrunquez, Caradec, Martin, Heurtebise, Valin, Lades, Rousselot, etc.

Chargé d'ombre et de clarté, de vent, d'azur, de giboulées, le Ciel passant de Jean-François Mathé ne se laisse à aucun moment figer. Il est regard vivant. Respirant. ***D. T.***

QUANTA

A Niort, l'association Pour l'instant présente au Moulin du roc, jusqu'au 25 avril, les photographies de Quanta, groupe de recherche de Liège (Roland Castro, Frédéric Karikese, Eric Mathy, Vicky Roux), ainsi que les photographies de Jean-Luc Renard et Jean-Christophe Roudot. www.pourlinstant.com

L'ordonnancement de Titus-Carmel

« Le lieu commande», il faut parfois faire le deuil de certains souhaits pour «trouver gîte à son travail». Gérard Titus-Carmel pense l'organisation d'une exposition avec ces mêmes idées de découpage et d'ordonnancement qui caractérisent ses œuvres. Un aperçu du travail des six dernières années de ce peintre, écrivain et graveur, est exposé à partir de juin à Poitiers (médiathèque et Soufflerie) et à Châtellerault (école d'art), dans le cadre de L'œil écrit. Chaque site met l'accent sur une spécificité mais «c'est d'un même regard diffracté que ce fragment de l'œuvre peut être vu». La série de dessins et peintures "Quartiers d'hiver" témoigne justement du besoin chez cet artiste de fragmenter, structurer l'espace pour trouver l'architecture idéale. A la Soufflerie, Titus-Carmel a choisi d'agencer cette série avec celle des cinquante dessins de "Sables" et d'un tableau de la série "Feuillée" en lien avec un de ses thèmes de travail, celui du jardin et de l'efflorescence. «Le jardin est comme une parcelle du monde où l'on a sa place, un monde qui s'ordonnance.»

Des livres de poètes, illustrés, exposés à la médiathèque, seront un moyen de percevoir comment ce peintre cohabite avec l'écrivain et «comment penser le livre en lui donnant du dessin». Titus-Carmel souhaite aussi montrer le travail périphérique à l'écriture d'un livre par la présence de feuilles et de manuscrits, témoins des sentiments d'hésitation et d'atermoiement. La série d'estampes "Nielle" sur le thème du corps du Christ, exposée à l'école d'art de Châtellerault, traduira son «besoin de penser autrement, à l'envers». Cette exposition coïncide avec la sortie de deux livres édités par Le temps qu'il fait. Le premier, *Epars*, regroupe les textes et poèmes majeurs de Titus-Carmel ; le second, à l'initiative de François-Marie Deyrolle, directeur de l'Office du livre en Poitou-Charentes, réunit les textes les plus significatifs écrits sur l'œuvre de cet artiste dans les trente dernières années.

Isabelle Hingand

Exposition à la médiathèque de Poitiers du 1er au 30 juin, à la Soufflerie (rue Guillaume IX à Poitiers) du 16 juin au 5 juillet, à l'école d'art de Châtellerault du 21 juin à la fin août.
Rencontres avec Gérard Titus-Carmel le 17 juin à la médiathèque et le 18 juin à la Soufflerie.

Hallgrimur Helgason : *Eany Meany Me*, 1997. Coll. Frac Poitou-Charentes.

Plus, si affinités...

Des artistes s'emparent de l'imagerie populaire, des logos, BD, dessins animés et, au-delà du simple détournement, mettent au jour des récits cachés. Le Frac Poitou-Charentes en a sélectionné douze dans sa collection – Jean-Luc André, Delphine Coindet, Richard Fauguet, Hallgrimur Helgason, Bertrand Lavier, Petra Mrzyk et Jean-François Moriceau, Bruno Peinado, Franck Scurti, Alain Séchas, Jim Shaw, Julia Wachtel – qu'il expose dans ses locaux à l'hôtel Saint-Simon (15, rue de la Cloche verte, Angoulême) jusqu'au 10 mai. Tél. 05 45 92 87 01

D'autre part, le Frac présente deux expositions au château d'Oiron : Martin Kippenberger et «L'altro mondo» qui réunit douze artistes internationaux. Jusqu'au 10 mai. Tél. 05 49 96 57 42

Vaches maigres pour les archéologues

En janvier 2001, une loi offrait enfin un cadre légal à l'archéologie préventive en créant l'Institut national de recherche en archéologie préventive (Inrap) et en fixant son mode de financement par une redevance due par les aménageurs. Or le mode de calcul de cette redevance est inadapté et génère des cas de figure excessifs, notamment des surcoûts très importants en milieu rural.

Un réaménagement de la loi était prévu courant 2003 mais c'était sans compter l'impatience des parlementaires qui ont voté une diminution de 25% de la redevance en décembre 2002.

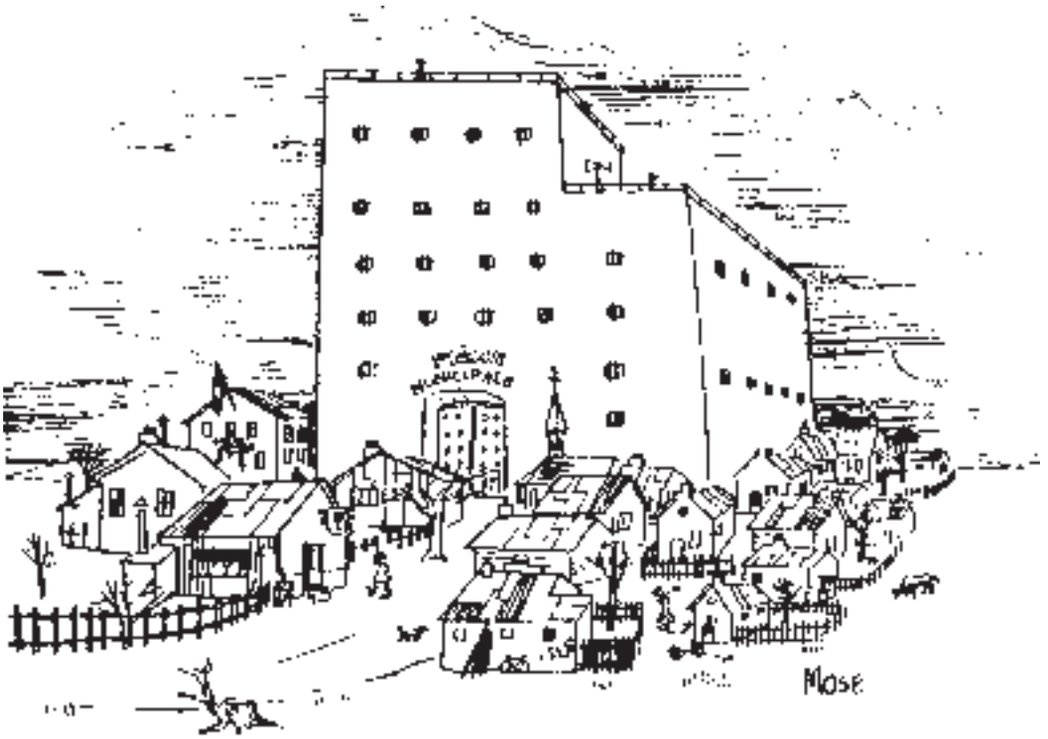
«En outre, note l'archéologue Jean-Paul Nibodeau, le ministre de la Culture a demandé qu'il y ait moins de prescriptions, ce qui signifie moins de fouilles et un large patrimoine inexploré. Et la réduction des budgets entraînera le chômage de nombreux CDD. Sur le chantier de la rue de la Marne, ce sont 13 CDD qui seraient au chômage avec seulement 4 CDI sur le terrain.» ***A.-G. T.***

ART MURAL

A Saint-Savin, le Centre international d'art mural propose un grand nombre de formations, y compris durant l'été, pour connaître et apprendre les techniques d'art mural.
www.artmural.org

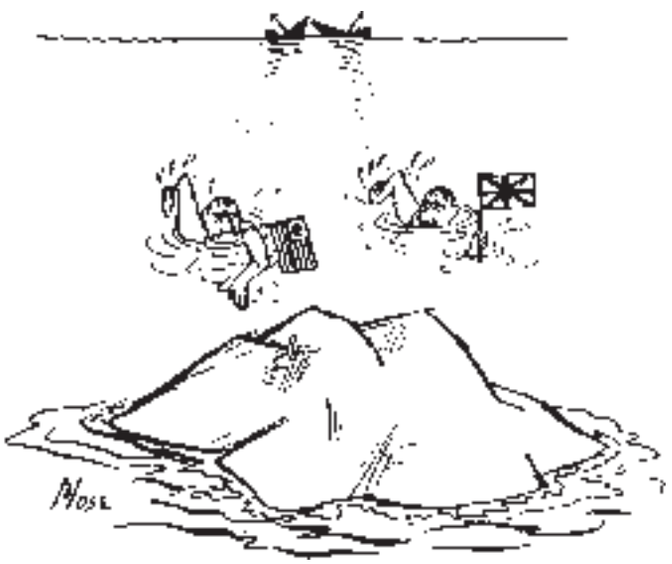
CRÉATEURS DE BIJOUX

Au pied des tours de La Rochelle, un marché réunira pendant le week-end de la Pentecôte (7-9 juin) une quarantaine de créateurs de bijoux venus de toute la France.



Deux dessins de Mose publiés par Fernand Hazan en 1955 dans *Frivolités*, album collectif. *L'Actualité* a publié des dessins originaux de Mose dans ses n° 49, 51 et 53.

Mose sans parole



Mose ne dessinera plus. Il est mort le 20 janvier 2003 à son domicile de Lésigny-sur-Creuse, dans la Vienne, à l'âge de 85 ans. Avec lui disparaît un des pionniers du dessin d'humour qui, avec Chaval, Bosc, Maurice Henry, Testu ont renouvelé le genre en France dans les années 50. «Le dessin sans parole que je pratique de manière génétique vient directement du cinéma muet. Charlot et Buster Keaton ont été autant utiles que Hitchcock», nous disait-il en 2001 (*L'Actualité* n° 51). Pendant quatorze ans, Mose eut sa page dans *Paris Match*, et dans d'autres magazines à grand tirage. Depuis son installation dans le Haut-Poitou, il ne dessinait plus pour la presse. Il publiait des albums au Cherche Midi, parfois en compagnie des Humoristes Associés, exposait, enseignait chaque été le dessin d'humour au Japon.

Fidèle aux rendez-vous de l'Ecole d'arts de Châtellerault, il découvrait les travaux des jeunes artistes avec toujours autant d'étonnement et d'acuité. Sans jamais aucune condescendance.

Nous le comparions à cette petite sculpture japonaise qui trônait sur sa cheminée : son sosie, nommé Hoteï. Le dieu de la bonne humeur et de la convivialité. ***J.-L. T.***

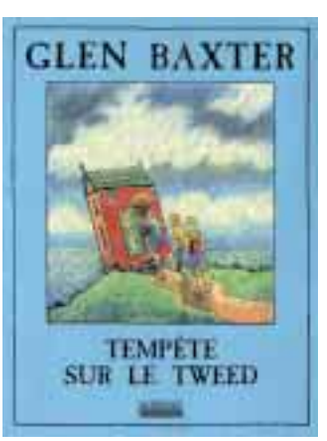
LE ROCHER DU DRAGON

Königswinter, petite ville rhénane jumelée avec Cognac, est visitée depuis longtemps par les peintres, poètes, photographes et touristes pour son *Drachenfels* ou rocher du dragon. En s'appuyant sur les représentations de cette roche volcanique, Elmar Scheuren, conservateur du musée de la ville, a imaginé «un voyage romantique sur le Rhin», exposition sur l'évolution de la notion de voyage depuis le XIXe siècle. L'exposition présente des peintures, des estampes, des photos, des objets liés au voyage mais aussi des documents liés à la musique et aux légendes.

Au musée de Cognac jusqu'au 25 mai. Tél. 05 45 32 07 25

TEMPÊTE SUR LE TWEED

Où il est question de tribulations aéronautiques, d'agrippage aux ailes d'avion, de retour à l'anormal, de la façon d'apprécier la cornemuse, de l'extase totale, des rituels de lustrage, du petit-déjeuner continental et de bien d'autres faits horrifiques et malicieux dessinnés par Glen Baxter. Ed. Hoëbeke, 96 p., 24 e



L'autre goût
des fromages de chèvres

Prenez soixante-douze chèvres de race alpine. Séparez-les en six lots homogènes de douze et donnez-leur un repas différent. Une ration à base de foin pour trois lots, une à base d'ensilage de maïs pour les trois autres supplémentée ou non en huile de lin ou en huile de tournesol. Les bêtes ne se soucient pas de l'expérience, vivent leur vie et produisent leur lait quotidien, mais derrière, les hommes de l'Institut national de recherche agronomique prélèvent, analysent et mesurent. Le but de cette étude, débutée en 2000 en collaboration avec l'Inra de Clermont-Ferrand, est d'évaluer les effets des différentes rations de base et de suppléments lipidiques sur la production laitière des chèvres, sur la composition en acide gras du lait et sur la qualité sensorielle des produits laitiers caprins.

Ce travail est né de trois réflexions.

Jean-Marc Chabosseau, chercheur à l'Inra de Lusignan

Sébastien Laval

«La première, c'est le changement de l'alimentation dans les élevages caprins», explique Jean-Marc Chabosseau, à l'époque directeur des services d'appui à l'Inra de Lusignan. «Aujourd'hui, nous sommes dans des systèmes intensifs où l'ensilage et les concentrés sont intégrés dans les rations.» Deuxième point, le lait de chèvre (et ses fromages) a une image de produit sain, naturel, avec des qualités nutritionnelles et diététiques. «Une étude épidémiologique a montré que certaines molécules du lait de chèvre, comme l'acide linoléïque conjugué, pourrait avoir un impact contre le cancer et les maladies artérielles», ajoute le chercheur. L'étude vise aussi à apprécier la qualité fromagère des laits. C'est la troisième réflexion. Un aspect étudié de près par l'Institut technique des produits laitiers caprins de Surgères qui a fabriqué les fromages, dégustés ensuite à l'aveugle par un jury spécialisé.

Les premiers résultats montrent que, selon l'alimentation, on trouve des goûts différents. La nature du fourrage a peu d'effet sur la composition en acide gras du lait mais la flaveur est plus élevée avec le foin de luzerne qu'avec l'ensilage de maïs. L'huile de tournesol diminue pour sa part la flaveur «piquante» des fromages affinés. Ce travail continue actuellement dans un projet européen nommé Biocla.

Bruno Delion

LA PARTHENAISE EN VEDETTE

Lors du prochain salon de l'agriculture, la vache parthenaise représentera la région Poitou-Charentes, invitée d'honneur après la Normandie. Cette année encore, les animaux du salon représentaient le top de la race. *Notaire*, un taureau âgé de plus de quatre ans s'est adjugé le premier prix du championnat. Il appartient au Gaec La Guillotière à Vausseroux dans les Deux-Sèvres. Il sera peut-être sur l'affiche du salon 2004 collée sur les murs de la capitale. *Parisien*, premier prix dans les animaux de moins de 4 ans (chez Pierre Maudet, à Germond dans les Deux-Sèvres), sera peut-être vert de jalousie.

JARDINIERS DU PARADIS

Le 1er mai, place du Paradis à Champdeniers (Deux-Sèvres), l'association Partage invite à rencontrer des jardiniers, notamment Michel Gallais, meilleur ouvrier de France et intervenant à l'Ecole nationale du paysage de Versailles, à échanger des savoir-faire et participer à la bourse des plantes vivaces.
Tél. 05 49 25 84 25

Echanges pâtissiers

Disponible en plusieurs langues, le guide Relais desserts international rassemble les spécialités et les adresses de 82 pâtissiers français et étrangers membres de l'association du même nom. Chaque page invite à pousser la porte d'une boutique gourmande grande ou petite. Tous les professionnels, d'Angoulême à Madrid, ont en commun de privilégier la qualité et les produits naturels : beurre, beurre de cacao, fruits... Ils apprécient également, deux fois par an et pendant deux jours, de mettre en partage leurs découvertes gastronomiques. «Donner, c'est recevoir... Il y a toujours deux recettes remarquables qui surprennent par leur simplicité, remarquait Patrick Berger, pâtissier à Tarbes, lors du dernier rassemblement organisé en Charente. La tendance générale est d'ailleurs un grand retour à la simplicité, au vrai goût des choses, aux mets qui ont de la *mâche*, que l'on croque en bouche.»

Autre tendance forte : le chocolat. Le séminaire charentais a donné lieu à une dégustation de douze chocolats imaginés, par des régions ou pays différents, pour être consommés avec du cognac. Le jury a élu une ganache aux agrumes associée à un XO. Un chocolat au lait et épices, une ganache au lait, cognac et café ainsi qu'une ganache, cerise, épicée ont également été distingués.

Astrid Deroost

TERRITOIRES NOMADES

Rurart invite au voyage en exposant Andy Goldsworthy, Antony Gormley, Christian Lapie, Jaume Plensa et Erik Samakh à l'espace d'arts du lycée agricole Xavier-Bernard, à Rouillé (Vienne) jusqu'au 30 mars 2004. Des œuvres monumentales de ces artistes seront aussi visibles à Bioussac (Charente) du 1er juillet au 31 août ainsi que des photographies d'Andy Goldsworthy à la galerie L'empreinte, à Montmorillon (Vienne) du 19 juin au 31 août. rurart.org

Le maigre

Par **Denis Montebello** Photo **Marc Deneyer**

Ça s'est passé au marché de La Rochelle. Et ainsi. Le poissonnier qui tutoie ses clientes, qui leur donne du «chérie» lui a dit vous : «Je vous offre un bijou. Un otolithe. Un des deux otolithes tirés de la tête de la maigre.»

Chez Mélie le poisson sourit. La cliente aussi, en prenant des mains du patron sa monnaie, son thon mariné, elle a murmuré merci. Ce qui signifiait à l'évidence qu'elle refusait son cadeau. Mais l'homme niait l'évidence, il lui a tendu, pour faire la paire, des boucles d'oreille, ou simplement bonne figure, le second otolithe.

J'ai cherché dans le dictionnaire. Je ne connaissais pas le mot, je n'étais pas aux bonnes pages. Entre *auto-intoxication* et *autolubrifiant* il n'y avait rien. Entre autodafé et automate non plus. Ce n'était visiblement pas ce que j'avais entendu, une pierre que le poisson eût fabriquée *lui-même*. Je ne logeais pas la chose dans l'oreille de la maigre, d'où pourtant, il l'avait dit à cette femme, il me l'avait dit, le poissonnier l'avait tirée. J'imaginais une concrétion, certes, mais je ne la situais pas là. Moi aussi, en somme, je niais l'évidence. Je ne voulais pas voir que le poissonnier se payait ma tête. Ou plutôt qu'il en arrachait deux petites pierres de la taille d'un pois. Et que plus rien, désormais, ne me renseignerait sur ma position dans l'espace.

La recherche dans ce domaine n'en est qu'à ses débuts. Le peu que l'on sait, on le doit aux cosmonautes sur lesquels on a étudié les mécanismes du mal de l'espace. Notamment au sein de la station MIR. On en a conclu (provisoirement) que si les poissons osseux possèdent trois paires d'otolithes de part et d'autre de l'encéphale, en arrière des yeux, ce qui fait six otolithes, les êtres humains n'en sont pas dépourvus. Leur forme varie suivant les espèces. Arrondies, allongées, circulaires, globuleuses, minces ou plates, ces petites pierres «flottent» librement derrière le cerveau. Ce sont les organes de l'équilibre. Grâce auxquels le maigre, puisque c'est lui que je traque à l'oreille (l'oreille en ce qui me concerne collée au tillac), peut se situer dans son milieu. Les otolithes sont au poisson ce que le gyromètre est à l'aviateur, et l'on comprend par cette comparaison que rien, à cet instant et dans cette embarcation, ne m'indique les variations de direction du «grand poisson».

Comme d'autres s'en remettent au taxi, font confiance à l'hippocampe du chauffeur (ils ont lu quelque part qu'il a, sous sa casquette, une mémoire particulièrement exercée, un sens aigu, aiguisé de l'espace), je me contente de suivre la flottille de yoles qui a envahi depuis la mi-juin l'ensemble de l'Estuaire, d'écouter, moteur coupé, en dérive, le sourd bourdonnement que ces poissons produisent lorsqu'ils remontent en surface. Un chant qui a nourri, à ce qu'il paraît, la croyance aux sirènes. Je veux absolument entendre ça. Participer de cette manière à *la plus belle pêche de Gironde*.

Mon intention n'est pas de capturer ce marsouin. Même s'il est un redoutable chasseur de sardines. Même si je l'imagine fonçant, gueule ouverte, dans les bancs de poissons rassemblés autour des filets.

D'abord je ne veux pas être responsable de la disparition d'une espèce qui est au seuil de l'extinction. Le cahier des charges du maigre est en cours de rédaction, mais je crains qu'il n'arrive trop tard.

Et puis j'ai en ma possession les deux otolithes offerts à la dame (on me permettra de ne point révéler comment ils sont parvenus dans ma chambre, quelle voie ils ont suivie jusqu'à mon bureau).

Ce sont de véritables *boîtes noires* où l'on trouverait enregistrés tous les événements marquants de sa vie depuis sa naissance. Celui qui les observerait par transparence apercevrait des zones concentriques alternativement claires et sombres. Il songerait à ces couches visibles sur une coupe de tronc d'arbre, ou, pour peu qu'il s'intéresse à la psychanalyse, il se verrait progressant de cercle en cercle, forçant une à une les *résistances*, levant les uns après les autres les *souvenirs-écrans*.

Pour l'atteindre (je parle du *noyau pathogène*), il faut franchir un certain nombre de cercles concentriques où les souvenirs sont groupés, comme les hirondelles sur un fil ou dans les yuccas (image qui remonte à Chypre, où j'ai passé des vacances il y a trois ans), il faut *insister*. *Insistance* et *persuasion* sont les deux – les seuls – moyens de triompher des obstacles, et peut-être de vaincre le monstre.

C'est pourquoi j'avance dans le labyrinthe, j'écoute mon oreille interne. Je tâche d'évaluer l'âge, sinon du capitaine, du moins de la bête qu'il a prise (avec un *tramail à larges armailles*, ou, pour le dire autrement, de nuit par coefficient moyen et en utilisant le *surf casting lourd*). J'essaie d'y lire les étapes du développement, les conditions de vie, les changements de milieu. Aucune difficulté ne m'arrête. Ni l'absence du poisson. J'ai devant moi deux petites pierres que je peux ausculter à loisir, écouter.

Les otolithes auraient été pêchés dans des grottes ou habitats divers et non dans la tête de la maigre, ils me permettraient de retracer le régime alimentaire des grands piscivores, de nos lointains ancêtres : ils feraient de moi un archéologue, et même, pourquoi pas, un habitant des temps géologiques. ■

Orchestre Poitou-Charentes
Hors des standards

Créé il y a 20 ans, l'orchestre régional a atteint le niveau qui lui permet de passer les frontières, comme l'affirme son directeur artistique, le pianiste Jean-François Heisser

Entretien **Jean-Luc Terradillos** Photos **Marc Deneyer**

Depuis mars 2000, Jean-François Heisser assure la direction artistique de l'Orchestre Poitou-Charentes, formation qu'il souhaite porter au plus haut niveau d'ici l'ouverture du nouvel auditorium de Poitiers en 2006. Ce pianiste de renommée internationale a déjà mené l'orchestre en hauts lieux, au Festival de La Roque-d'Anthéron, à la Folle journée de Nantes, et cette année au Festival de l'Epau puis en Chine.

L'Actualité. – Vingt ans pour l'Orchestre Poitou-Charentes, que cela signifie-t-il pour vous ?

Jean-François Heisser. – Vingt ans d'existence, c'est peu si l'on compare l'Orchestre Poitou-Charentes aux orchestres d'autres régions qui, pour la plupart, sont installés depuis beaucoup plus longtemps, une cinquantaine d'années pour certains. En outre, l'orchestre me paraît plus jeune. Cela tient à son histoire. Il a connu plusieurs périodes préliminaires depuis sa création. La direction artistique de Charles Frey impulsa le tournant décisif, celui de l'apprentissage. Ainsi, pendant dix ans, les musiciens ont énormément travaillé pour que cette formation ait réellement une stature d'orchestre régional. Maintenant l'objectif est de se tourner vers l'extérieur.

Etant donné qu'environ les deux tiers des musiciens vivent en Poitou-Charentes, où ils enseignent dans les conservatoires et les écoles de musique, il est difficile de leur imposer le rythme d'un orchestre salarié. Néanmoins, je souhaite que nous puissions développer suffisamment les programmes et les occasions de jouer, y compris dans des formations restreintes et dans le travail pédagogique en direction des scolaires. Deux mois sans jouer entre deux sessions de concerts, c'est trop long. Il est important que les musiciens jouent souvent ensemble, condition pour souder une équipe et affirmer une identité qui fonde l'orchestre.

Issu d'une famille de musiciens, disciple de Vlado Perlemuter, Jean-François Heisser a fait ses études au Conservatoire national supérieur de musique de Paris où il a obtenu, en 1973, les premiers prix de piano et de musique de chambre mais aussi de contrepoint, harmonie, fugue et accompagnement. Il y enseigne depuis 1991.

Ce pianiste mène une carrière internationale avec un vaste répertoire allant des sonates de Beethoven à Stockhausen. Il a par exemple enregistré l'intégrale de l'œuvre pour piano de Paul Dukas. Considéré comme l'un des spécialistes du répertoire espagnol, il a enregistré des œuvres de Manuel de Falla, Isaac Albéniz, Enrique Granados. Deux CD viennent de paraître chez Erato, l'un consacré à Mompou (Cançons i Danses), l'autre à des œuvres pour piano et orchestre de De Falla, Albéniz et Turina.

Signalons deux CD parus en 2002 chez Praga: *Quintette avec piano La Truite* D 667 de Schubert et *Sextuor à cordes n° 1*, op. 18 de Brahms ; et un CD chez Naïve en 2001 :*21 Danses hongroises - Valses*, op. 39 de Brahms (avec Marie-Josèphe Jude).

En 2002, Jean-François Heisser a créé une pièce pour piano seul, écrite pour lui par Philippe Manoury, pièce qu'il va enregistrer et jouer la saison prochaine, notamment au Festival Musica et à la Cité de la musique à Paris.

Quel est l'esprit de l'Orchestre Poitou-Charentes ?

L'enthousiasme et la volonté. Du fait que les musiciens ne sont pas des salariés permanents, ceux qui jouent dans l'orchestre le font d'abord pour le plaisir, d'où cet enthousiasme. Beaucoup de musiciens viennent rechercher une expérience d'orchestre au plus haut niveau possible. Ils ont aussi la volonté de participer à une entreprise collective qui tranche sur le quotidien.

Existe-t-il un vivier régional de musiciens ?

Nous avons récemment organisé des auditions pour réaliser un inventaire régional et nous avons eu de bonnes surprises. En Poitou-Charentes, le tissu des conservatoires et écoles de musique est assez serré, de sorte que les effectifs d'enseignants se renouvellent et évoluent. Parmi eux, il y a des musiciens de bon niveau, intéressés par l'orchestre.

Nous faisons aussi appel, autant que possible, à des musiciens originaires de la région qui font carrière avec d'autres orchestres, en France ou à l'étranger.

Quelle est votre ambition pour l'orchestre?

Je souhaite amener l'Orchestre Poitou-Charentes à un niveau exceptionnel pour l'ouverture de l'auditorium de Poitiers en 2006, et ceci en bonne intelligence avec les autres acteurs culturels.
La qualité de cet équipement nous permet d'imaginer un projet porté par une ambition internationale, qui tranchera avec ce qui s'est fait souvent ailleurs. La région Poitou-Charentes n'a pas la charge d'une lourde machine symphonique mais trois formations très diversifiées, non concurrentes et complémentaires. C'est une chance. En effet, avec l'Orchestre des Champs-Elysées, Ars Nova et l'Orchestre Poitou-Charentes, nous pouvons balayer un réper-

Concerts de mai

La prochaine session de l'Orchestre Poitou-Charentes est consacrée à Ravel (*Tombeau de Couperin*, *Concerto pour piano en sol majeur*, *Concerto pour la main gauche en ré majeur*, *Ma mère l'oye*), sous la direction de Peter Csaba, avec Jean-François Heisser au piano. A Saujon le 20 mai, Loudun le 21, Parthenay le 25. Invité au Festival de l'Epau, l'orchestre y donnera ce programme le 23 mai. Le programme du lendemain offrira une création mondiale de Ramon Lazkano, sous la direction de Jean-François Heisser, avec Marie-Josèphe Jude au piano.

L'Orchestre Poitou-Charentes est soutenu par la Région Poitou-Charentes, l'Etat, la Ville de Poitiers, Musique nouvelle en liberté, le Crédit Mutuel. Administratrice : Claudine Gilardi. Animatrice pédagogique : Anne-Marie Esnault. Tél. 05 49 55 91 10

RAMON LAZKANO

La tradition de la création

Hilarriak signifie stèles funéraires en basque. C'est le titre de la pièce écrite pour l'Orchestre Poitou-Charentes (création le 23 mai 2003) par Ramon Lazkano, compositeur né à Saint-Sébastien en 1968, vivant en France depuis seize ans et pensionnaire à la Villa Médicis.

«Cette commande est née d'une rencontre avec Jean-François Heisser il y a deux ans, lorsqu'il a créé au Festival de Saint-Sébastien une pièce que j'ai écrite pour piano seul. J'ai senti que nous avions des affinités et la proposition pour l'OPC ne pouvait s'inscrire que dans un cadre positif, d'autant que cet orchestre possède déjà une tradition de la création, ce qui est essentiel à la vie d'un ensemble.»

On sait que Jean-François Heisser s'intéresse aux répertoires nationaux. Ramon Lazkano se considère-t-il comme un compositeur basque ? «Je suis basque parce que je parle la langue mais je suis aussi espagnol et français. Notre culture n'est pas étanche.»

toire très large susceptible de ravir aussi un public national. Nous en avons les moyens musicaux et techniques. Pour cela, je crois que nous devrions bâtir des événements plutôt que d'enchaîner des concerts tout au long de l'année dans ce nouvel auditorium. La vie musicale risque d'évoluer de façon tangible dans les années à venir. Observez le succès de la Folle journée de Nantes ! En octobre 2002, nous avons organisé un événement similaire à la Hune (Saint-Benoît) en donnant, un dimanche, l'intégrale des œuvres pour piano de Camille Saint-Saëns. Dès 11 heures du matin, la salle était comble. Ainsi, le nouvel auditorium de Poitiers permettrait de développer cette logique événementielle, en proposant par exemple des week-ends musicaux, sans pour autant céder à la démesure.

D'autre part, je souhaite que l'Orchestre Poitou-Charentes ait les moyens de se produire en France et à l'étranger, sans pour autant négliger notre mission d'intérêt régional. Nous continuerons à irriguer le territoire de Poitou-Charentes. Nous irons aussi en Chine, en novembre 2003, pour participer au Festival international de piano de Shanghai. C'est très important à la fois pour les musiciens de l'orchestre et pour la Région.

Quel répertoire souhaitez-vous développer ?

Nous devons conserver le grand éclectisme qui caractérise l'Orchestre Poitou-Charentes, notamment sa spécificité concernant les répertoires du XX^e^ siècle et de la musique actuelle. Quant aux répertoires classique et romantique, nous devons trouver une identité propre, en particulier par rapport à l'Orchestre des Champs-Elysées qui joue ce grand répertoire sur instruments d'époque.

Sachant que notre mission est aussi pédagogique, nous voulons élargir la culture musicale au-delà des 50 chefs-d'œuvre symphoniques de l'histoire de la musique, et défendre des œuvres fortes de grands compositeurs que le public n'a pas souvent l'occasion d'écouter en concert. Ce que nous avons déjà fait, notamment avec les musiques tchèques, finlandaises ou américaines.

Carrefour de la modernité, la musique du XX^e^ siècle a connu une accélération exponentielle et produit un immense répertoire qui demeure assez peu exploré. Il est vrai que beaucoup de compositeurs ont écrit pour des formations atypiques qui ne conviennent pas aux grands orchestres (avec des salariés permanents). La souplesse de l'Orchestre Poitou-Charentes permet d'aborder ce répertoire.

Comme au XX^e^ siècle, la musique actuelle est traversée par des courants polémiques, des chapelles ou des écoles de composition. Notre politique de commande aux compositeurs dépasse ces clivages. Il ne faut pas se laisser enfermer dans une esthétique et parfois oublier ses goûts personnels pour faire entendre toutes les tendances. ■

ANNE GASTINEL

Orchestre ambassadeur

Anne Gastinel avait 18 ans lorsqu'elle fut invitée la première fois comme soliste à l'Orchestre Poitou-Charentes par Charles Frey. C'était en 1990. Cette violoncelliste issue du Conservatoire national supérieur de musique de Lyon commençait une carrière internationale. Jusqu'en juin 2000, elle a joué cinq fois avec l'OPC.
«J'avais toujours l'impression de revenir à la maison, dit-elle, tellement les liens que l'on peut tisser avec ce type d'orchestre sont forts. Je n'ai jamais ressenti d'écart, comme cela arrive parfois ailleurs, entre chef, soliste et orchestre, de sorte que j'avais plutôt le sentiment de faire de la musique de chambre. Il n'y a pas d'effet de masse ni de routine dans cet orchestre car il est constitué de musiciens qui se prennent en charge individuellement, qui ont appris à jouer ensemble et qui, à chaque série de concerts, se retrouvent pour faire quelque chose d'exceptionnel.»

FRANCIS ROUSSEAU

Enthousiasme communicatif

Depuis douze ans, Françis Rousseau a participé à presque toutes les sessions de l'Orchestre Poitou-Charentes. «Cela exige beaucoup de travail en amont, affirme ce clarinettiste qui enseigne à l'Ecole nationale de musique et danse de Niort, et cela donne envie de progresser.» Il est toujours étonné de l'accueil chaleureux du public dans les petites villes de la région mais c'est à l'extérieur, notamment lors des concerts au Théâtre des Champs-Elysées à Paris et à la Folle journée de Nantes, qu'il a saisi le chemin parcouru. De la confrontation avec d'autres publics et d'autres orchestres, il en ressort à chaque fois une motivation accrue. Ainsi, l'OPC a pris conscience de «l'exigence de placer la barre de plus en plus haut».
«On se sent bien dans cet orchestre, dit-il. A chaque session, on arrive avec un esprit nouveau et cet enthousiasme rejaillit sur les chefs invités. La plupart disent qu'ils sont ravis de travailler avec nous et certains soulignent qu'il y a là une qualité d'écoute pas si courante dans d'autres formations.»

PHILIPPE GRAUVOGEL

Un label de qualité

Premier prix de hautbois en 1992 au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, Philippe Grauvogel joue régulièrement dans des formations prestigieuses telles l'Opéra de Paris, l'Ensemble intercontemporain ou l'Orchestre national de France. Soliste de L'Itinéraire, ensemble de musique contemporaine, il est aussi premier hautbois de l'Orchestre Poitou-Charentes depuis sept ans.
«Il m'est arrivé de refuser un engagement à l'Opéra pour venir en Poitou-Charentes, dit-il, parce que c'est un orchestre de haut niveau, que la programmation extraordinaire de Jean-François Heisser offre des séries passionnantes pour un hautboïste, qu'on y vit des expériences formidables – par exemple les échanges avec le Vietnam – et que c'est géré de façon impeccable.» Pas de doute pour lui que l'OPC est un bon label pour la région et pour le milieu musical français. «Depuis quelques années, je constate chez les musiciens parisiens un regard intéressé quand on parle de cet orchestre. Ainsi l'image de la Région Poitou-Charentes est en train de se modifier. Il suffirait de jouer plus souvent à Paris et dans les festivals pour obtenir une reconnaissance du grand public.»

Dominique Hérody
Portraits en tête-à-tête

Dessinateur, auteur de bande dessinée et d'écrits romanesques, Dominique Hérody publie deux cents visages imaginaires

Par **Astrid Deroost**

Dominique Hérody se réjouit du titre, trouvé un soir à l'orée du sommeil. *Tête à tête*, ainsi s'intitule l'ouvrage signé de sa main et publié, à Angoulême, par les Editions de l'an 2. Un livre volontairement épais, plein de ces visages que trace une plume parfois frénétique : *«Un jour, j'ai dû faire vingt ou trente portraits en une heure. En tout, plus de mille en trois ou quatre ans. Je prends un papier bon marché, une plume, un pinceau chinois et, de temps en temps, un crayon. Je ne peux pas rater. Ce n'est pas un travail, c'est un élan»*, constate l'auteur dans un plaisant regret.

En vérité, Dominique Hérody, dessinateur, auteur de bande dessinée, aime les compagnons qu'il imagine depuis l'adolescence. Comme il apprécie l'accident d'eau et le face-à-face répété avec la ligne première, abstraite, spontanée, qu'il transforme en figure ronde ou aiguë, masculine ou féminine. «*Je pars toujours d'un trait. Longtemps, j'ai commencé par l'œil gauche*, se souvient-il... *Je ne sais pas qui sont ces personnages, ils sont là par hasard. Dans le livre, certains sont en vis-à-vis. Ils semblent avoir quelque chose à se dire. J'espère qu'ils diront quelque chose au lecteur.»*

Hérody, donc, est fasciné par le portrait, objet favori de ses déambulations muséales : Véronèse, Titien... Il l'est aussi par l'œuvre de Pascin et par la bande dessinée, art que lui-même dispense à l'Ecole supérieure de l'image d'Angoulême. *«Les étudiants et moi, faisons, ensemble, de la bande dessinée»*, préfère-t-il, en se rappelant ses propres débuts d'auteur et une sorte de conviction. Celle que l'on a – jeune – *«de se dire que l'on va faire du dessin ou de la bande dessinée»*.

Dans les années 70, il fait la rencontre déterminante de Lob, fréquente en auditeur libre les cours de Got et Pichard à l'Ecole des arts appliqués Duperré de Paris... Suivront des encouragements et, rapidement, des invitations à publier dans *L'Echo des Savanes* puis *Circus*, *Pilote*, *Métal Hurlant*, *Charlie* ; des albums, aussi, dont *L'Atelier* (Futuropolis), florilège d'histoires courtes préfacé par Lob (*«genre dans lequel il excelle»*, écrit-il), et d'autres événements fondateurs : *«J'ai découvert Breccia et peu de temps après Muñoz. Cela m'a choqué, puis bouleversé de voir que la bande dessinée pouvait être aussi humaine et graphiquement tellement expressive. Alec Sinner n'est pas un héros récurrent, c'est un personnage. Ce qui m'intéresse dans la bande dessinée, c'est de faire vivre les personnages»*, confesse l'enseignant.

Depuis lors, Dominique Hérody mêle les rôles d'auteur de récits graphiques ou strictement littéraires. En 2002, il a publié *En sa compagnie*, récit amoureux en petits tableaux, aux éditions Le Temps qu'il fait. Il est encore critique, notamment pour la revue *9e art*, ou commissaire d'expositions. Il a participé, à Angoulême, à la création du magazine littéraire *Le Paresseux* et, à Paris, à l'atelier Nawak, repaire entre autres de Thierry Robin, Lewis Trondheim, David B, Christophe Blain ou Joann Sfar...

L'album, publié en 2002 par L'Association, est né de cette complicité avec la nouvelle génération. *«C'est une chose que Lewis Trondheim a écrite pour moi, avec de l'ironie. Et que j'ai mise en scène au fur et à mesure sans rien savoir de l'histoire»*, remarque Dominique Hérody. Il y a, dans la bande dessinée *Farniente*, la légèreté de la création partagée. Il y a aussi un tête-à-tête amoureux, malicieux, confronté à la belle inertie de l'été. ■

Ci-dessus : Autoportrait pour L'Actualité.

Tête à tête, Ed. de l'an 2, 304 p., 19,50 e

Auré Li
Un bijou de papier

Ronds et légers comme des cocons, les bijoux de papier de soie créés à Angoulême par Auré Li séduisent la haute couture

Par **Astrid Deroost** Photos **Claude Pauquet**

Aurélie Lassoutière, 25 ans, vit et travaille à Saint-Yrieix, à quelques pas d'Angoulême. Son repaire est empli de plumes, de dentelles, de rubans, de teintes pastel et de papier. Patiemment, dans un hommage à la subtilité de l'art oriental, la jeune créatrice métamorphose le papier de soie en cocons. Transforme des plumes chrysalides en papillons. Et fait émerger de son imaginaire des bracelets colorés, des plastrons, des colliers blancs ou noirs et des sautoirs.

«Lors d'un défilé d'école sur le thème du Japon, j'ai marouflé du papier sur un vêtement puis j'ai intégré des accessoires, des choses légères et l'ensemble a commencé à flotter», explique Aurélie Lassoutière, jeune titulaire d'un BTS de styliste de mode. Depuis lors, le papier de soie secrètement travaillé, mis en forme de perles et de boules, associé à d'autres éléments, est devenu le support original de la griffe Auré Li. La maison Christian-Lacroix, «démarchée» au printemps dernier par la styliste, a aussitôt commandé plusieurs bijoux et accessoires dont un plastron de dentelle ancienne pour une robe de cocktail ou le collier de mariée de l'été à naître. Le dernier ensemble, blanc sur le blanc de la robe, est fait de papier, de chaîne, de pétales de tissu, de strass et de dentelle.

«C'est un peu une consécration et... des heures de travail dans une grande liberté, avec seulement quelques thématiques à respecter, souligne Aurélie Lassoutière, consciente, aussi, de l'éphémère des défilés. *Mes interlocuteurs ont été étonnés par l'idée de papier, par cette matière pauvre qui devient fine et précieuse.»* Les inventions de la Charentaise, vaporeuses et légèrement décalées, ont également accessoirisé les robes en tissu non tissé de Mireille Etienne Brunel. Mais leur véritable vocation est de séduire, plus tard, en boutique, une clientèle plus large. C'est d'ailleurs l'avis de proches, amis et famille, qui ont encouragé la créatrice à poursuivre dans sa voie. *«Je suis depuis toujours attirée par les arts plastiques, par le côté froufrou des vêtements et par le fait de manipuler des matières»*, confie la jeune femme pour expliquer l'éclosion de son travail. Après un bac arts plastiques, des cours aux Beaux-Arts d'Angoulême et une école de stylisme à Tourcoing, Aurélie Lassoutière a fait des stages très instructifs auprès de créateurs parisiens : Isabel Marant, Lolita Lempicka, Facteur Céleste... La styliste continue d'ailleurs ses voyages vers la capitale. Elle s'y nourrit de sculpture et de peinture – qu'elle pratique également –, s'inspire des êtres et des choses. Puis revient vers l'atelier de Saint-Yrieix : *«Mon intention n'est pas de «coller aux tendances», je veux garder mon style plutôt intemporel tout en me renouvelant»*, précise Aurélie Lassoutière, désireuse de vivre d'un métier, plus que tout autre exposé au regard et à la reconnaissance. ■

Page de droite : Aurélie Lassoutière portant un plastron haute couture composé de divers matériaux. Ci-contre : dessins de mode, colliers et accessoires. Auré Li : 05 45 95 39 04

Phototype Inventaire Général Raphaël Jean 2003 / © A.D.AG.P.

Un canot d'exception

Suzette II

Découverte dans une grange du château des Ormes d'un canot automobile de plaisance construit à Nantes vers 1905

Par **Isabelle Hingand**

Philippe Tijou, technicien aux Bâtiments de France, est en visite avec son service et des membres de la Direction régionale des affaires culturelles en mars 2001 au château des Ormes, dans la Vienne, pour conseiller son nouveau propriétaire sur des travaux de restauration. Connaissant déjà les lieux, il s'éclipse un moment pour explorer les communs du château. La promenade va s'avérer peu banale. Il découvre dans la grange un canot à moteur à explosion. *«Seule l'étrave dépassait d'un amas de matériaux»*, précise ce passionné de patrimoine maritime. La forme de la ca-

rène, le type de construction et les caractéristiques du moteur l'amènent tout de suite à penser qu'il s'agit d'un *«canot d'exception»*.

Aussitôt le propriétaire du château, Sidney Abbou, très sensible à la préservation de son patrimoine, engage une procédure de classement au titre des monuments historiques. Des experts nationaux, dont Daniel Charles, spécialiste des bateaux de plaisance, confirment le caractère exceptionnel de la découverte. La similitude existant entre l'architecture du moteur du canot et celle des moteurs construits en 1899 par la société Gaillardet à Suresnes permet de conclure que la construction de cette embarcation daterait des années 1903-1905. *«Ce canot serait le plus ancien bateau de plaisance avec un moteur à explosion jamais découvert.»* Une plaque en bronze rivée sur l'hiloire à l'avant du bateau signale qu'il a été construit aux chantiers Rondet à Nantes, très réputés à l'époque dans le milieu maritime.

Du fait de la bonne ventilation offerte par la grange, l'état de conservation du canot est aussi remarquable. Les pièces et la peinture sont d'origine. *«Le peu de trace d'usure laisse à penser qu'il a peu servi.»* Ce n'est pas si surprenant quand on connaît la complexité du fonctionnement de cette embarcation. Le lancement du moteur, en prise directe sur l'hélice, se faisait par l'intermédiaire d'une manivelle. Le système d'inverseur est par ailleurs inexistant. Pour effectuer une marche arrière, il était donc nécessaire d'arrêter le moteur en déréglant l'allumage et de tourner ensuite la manivelle dans l'autre sens pour relancer le moteur. Le carburateur, sous la forme d'une simple cuve, s'avère aussi très primitif. Il devait être relié aux gaz d'échappement dont la chaleur permettait l'évaporation du pétrole.

Ce type de bateau était utilisé pour se promener du temps où il existait un trafic fluvial sur la Vienne et la Loire, une banquette semi-circulaire a été aménagée dans le cockpit. Sans trace des archives des ateliers de construction de ce canot, il a été impossible jusqu'à présent de retrouver les documents attestant de la commande.

Toutefois, une hypothèse court. Ce canot pourrait avoir été commandé par Marc-Pierre d'Agenson, député de la Vienne dans les premières années du XX^e siècle. Sa famille fut propriétaire du château des Ormes pendant plus de deux siècles et sa femme était justement d'origine nantaise. *«Le canot aurait été remisé dans la grange depuis cette période.»*

Toujours assez exceptionnellement, ce canot a été classé en novembre 2002 au titre des objets monuments historiques, sans que l'on connaisse son nom. Ce n'est que récemment, en réalisant des prises de vue, que Philippe Tijou l'a découvert : *Suzette II*. ■

Sous Poitiers, Lemonum

Après deux campagnes menées sur près de 5 000 m², les fouilles archéologiques précédant la construction du théâtre-auditorium de Poitiers ont pris fin le 14 mars dernier. Pendant l'avancement du chantier, le site vu de la rue de la Marne n'était qu'entrelacs de murets incomplets, alternance de sols tantôt jaunâtres, tantôt rouges ou noirs. L'immense fouillis n'avait de lisible que l'arrondi parfait du dôme d'une citerne du XIX^e siècle. Les murs modernes et les fosses ajoutant à la complexité du site en transperçant les niveaux antérieurs. Seul un plan de fouilles distinguant les différentes époques livre alors l'ordonnancement logique du site. Les vestiges de deux établissements importants de la vie de la cité antique, un marché et un sanctuaire, ont été mis au jour. Daté de la fin du I^er siècle avant notre ère, le marché est construit selon un plan unique en Gaule aussi précocement. D'après Jean-Paul Nibodeau, responsable des fouilles, les habitants venaient s'y approvisionner en produits frais. «Or, à cette époque, le plan le plus répandu en Gaule pour ces produits est la halle fermée et non comme ici des petites boutiques s'ouvrant sur une vaste place ouverte.» L'accès à la place du marché se fait par une ruelle qui longe l'arrière des boutiques avant de bifurquer vers le centre-ville. Cette ruelle dessert également une vaste domus tandis que des traces indiquent l'existence de maisons à pan de bois progressivement reconstruites en dur. Entre 60 et 80, tout est rasé. «La réorganisation de cet espace à la fin du premier siècle est à rapprocher de celle de l'îlot des Cordeliers, où apparaît au même moment une rue bordée de boutiques.» C'est l'époque des grands chantiers d'urbanisation à la romaine. De fait, un grand sanctuaire remplace alors la place du marché, les boutiques, la domus et la rue. Deux temples de plan «indigène» carré, avec une cella entourée d'une galerie s'installent au centre d'une très vaste esplanade. Les matériaux de construction ayant été réutilisés par les générations suivantes, les archéologues n'ont retrouvé que les empreintes du sanctuaire. A quelle divinité ces temples étaient-ils dédiés ? Les trois petites constructions circulaires à côté des temples n'ont pas livré tous leurs mystères. Ce pourrait être des supports d'ex-voto.

Deux autres longs bâtiments mêlés aux constructions postérieures n'ont pas non plus de fonction identifiée pour le moment. Les recherches menées après la fouille en diront peut-être plus. ***A.-G. T.***

Claude Pauquet

Sensibiliser le grand public comme les acteurs institutionnels à la richesse biologique que représentent les insectes et à leur rôle indispensable au fonctionnement équilibré des écosystèmes

Par **Nicolas Vrignaud** et **Raphaël Gobin** Photos **J.-M. Prévot**

Espace Réaumur
Jardin pour les insectes

Ci-dessus : larve d'Aeschne, une libellule de nos régions.

Fondé en 1998, l'Espace Réaumur gère dans un cadre urbain privilégié, à Poitiers, dans le quartier dit du Bas-des-Sables, en proximité immédiate du Clain, un terrain de plus de deux hectares ainsi que des bâtiments d'accueil du public. Il y fédère :
– un Jardin aux insectes permettant de découvrir la faune des invertébrés de nos campagnes et d'apprendre comment gérer un espace vert ou un jardin en respectant sa biodiversité ;
– un centre de vulgarisation scientifique, incluant notamment une médiathèque et des élevages, destiné à rassembler les entomologistes régionaux.

L'association accueille le public comme les scolaires et propose également des animations centrées sur l'insecte, directement dans les écoles ou dans le Jardin aux insectes dès que les premières chaleurs réanimment la nature.

DES MILIEUX SINGULIERS

Le Jardin aux insectes est un espace juxtaposant divers micro-milieux semi-naturels de nos régions dont la vocation essentielle est d'illustrer les interactions entre l'homme et les flores ou faunes banales. Il permet donc au public de «regarder» une nature qu'il se contente trop souvent de seulement «voir». Ce jardin, qui invite à aller au-delà de l'insecte pour initier une réflexion sur la nature et sur l'environnement, constitue l'un des pôles d'attraction les plus novateurs du site associatif. S'étendant aujourd'hui sur une surface de un hectare, il comprend un potager, un verger, un jardin d'agrément, des haies constituées d'essences régionales, une prairie fleurie, une rocaille sèche, une zone humide avec une mare, de façon à ce que le public puisse, notamment lors de visites guidées, prendre conscience des possibilités nombreuses de pratiques ménageant la biodiversité. Chacun de ces domaines abrite en effet de façon spontanée une faune d'invertébrés caractéristique du milieu et participant à son équilibre (c'est une manière de biocénose en miniature). Certaines plantes nourrissent et protègent simultanément un grand nombre d'espèces d'insectes variés, souvent peu remarqués et donc inconnus du grand public.

Milieux jardinés. Ces milieux (potager et compost, verger d'essences fruitières régionales anciennes, jardin de plantes ornementales, aromatiques et médicinales) prouvent que l'on peut associer esthétique et respect de l'environnement… le tout sans s'engager

dans les dépenses que représentent l'attirail d'instruments et de produits chimiques désormais présentés comme indispensables dans les jardineries.

Milieux sauvages. Un jardin ne peut se résumer à un lopin de terre domestiqué, asservi au plaisir d'un jardinier qui n'entendrait pas le partager avec son propriétaire authentique : la nature. Part inaliénable de l'environnement, le jardin doit, en tant que tel, imposer le respect. Le Jardin aux insectes décline à cette fin toutes les transitions entre les zones les plus entretenues et les zones laissées en évolution spontanée, chacune d'entre elles étant diversement colonisée par la faune comme par la flore. Le visiteur peut de ce fait vivre au naturel la prairie fleurie, la mare et ses abords, la haie champêtre, occasion de laisser les sens découvrir les couleurs, les odeurs, les bruits de la nature.

Nichoirs et gîtes d'hivernage pour les insectes. Abriter des insectes pendant l'hiver, pourquoi ? Les murs en torchis cèdent la place aux murs en parpaings, le béton remplace les briques creuses ou la pierre sèche… les arbres morts sont systématiquement détruits… de fait, les insectes ne peuvent plus trouver en nombre suffisant les gîtes qu'ils occupaient jadis

le froid venu. Pourtant, accueillir pendant la saison hivernale ce petit peuple permet de préserver des espèces prédatrices qui concourent, dès le printemps arrivé, à la bonne forme écologique du jardin. C'est tout l'intérêt de la présentation in situ de nichoirs, d'abris, de gîtes, certains d'origine artisanale, d'autres de facture industrielle (distribués par une firme spécialisée dans la protection des oiseaux et des insectes) et l'intérêt des ateliers consacrés à la fabrication de ces abris.

L'INSECTE DANS TOUS SES ÉTATS

Le Jardin aux insectes est placé sous les mânes de l'illustre Réaumur, physicien et naturaliste rochelais, l'une des figures les plus attachantes du siècle des Lumières. Mais pourquoi d'aussi remarquables savants que Réaumur, Buffon, Linné se sont-ils passionnés pour le peuple des insectes ? Quelles méthodes ont-ils su créer ? De quels outils d'observation spécifiques se sont-ils dotés ? Le Jardin aux insectes présentera au public dès cette saison des dispositifs conformes à ceux décrits par Réaumur et destinés à permettre l'observation des abeilles (ruches vitrées) ou la croissance des chenilles. A l'intérêt esthétique s'ajoute l'intérêt scientifique et la mise en valeur d'un témoignage culturel régional encore inédit. Dans la même perspective, l'association présentera un petit élevage de vers à soie, une maison des fourmis, une cabane aux insectes aquatiques.

Par ailleurs, l'Espace Réaumur présente dans une seule fin éducative quelques insectes exotiques en élevage, les souches étant strictement choisies pour leur intérêt éducatif (étude du mimétisme ou de la croissance notamment). Son insectarium, dont la température comme l'hygrométrie sont maintenus constantes, héberge ainsi en permanence plusieurs espèces de phasmes, des blattes tropicales, des cétoines, des grillons, des mygales...

Ci-contre : un Azuré, petit papillon de nos prairies et jardins. A gauche : un nécrophore, coléoptère observé sous les cadavres en décomposition. Ci-dessous : larve de Demoiselle.

Dautre part, l'Espace Réaumur invite régulièrement des artistes régionaux ou nationaux à exposer leurs œuvres : c'est ainsi que la saison 2002 a permis de présenter des dessins d'Yvonne Schach-Duc (dessinatrice au CNRS ayant accompagné de grandes expéditions françaises en Afrique tropicale) ou les sculptures monumentales de Claude Baury, un artiste forgeron faisant surgir du métal des insectes d'un réalisme surprenant. Diversification : tel pourrait donc être l'un des mots d'ordre de l'association, dans un contexte privilégiant évidemment la connaissance de l'entomologie. ■

Ouverture de l'Espace Réaumur à partir du 22 mai : 75, chemin de la grotte à Calvin 86000 Poitiers. 05 49 45 22 60

Pourquoi le paléontologue Jean-Michel Mazin a refusé de livrer son scoop à cette charmante journaliste qui lui réclamait si gentiment l'exclusivité

Par **Emmanuel Touron** Photos **Paléoaquitania**

Animaux anonymes

Poitiers, campus universitaire, laboratoire de paléontologie (UMR CNRS 6046). Jean-Michel Mazin est aux prises avec le téléphone. Au bout du fil, une journaliste parisienne. Elle sait qu'il a fait une découverte exceptionnelle, elle veut en savoir plus. Mais le paléontologue se montre avare en commentaires. Oui, il a une bonne info, mais le temps n'est pas venu d'en faire profiter le grand public. Elle insiste, il résiste. La conversation tourne court. Mazin finit par raccrocher en rouspétant. Il lance un regard amusé à Jean-Paul Billon-Bruyat, son collègue doctorant. Débarrassés de la fouineuse, ils se remettent au boulot. Ils ont un scoop à préparer. Et ne peuvent s'offrir le luxe de perdre du temps.

L'immense carrière de Cherves de Cognac exploite le gypse formé dans cette ancienne lagune. Toutes les couches foncées qui surmontent ce blanc gypseux correspondent aux dépôts fossilifères étudiés.

UNE MINE À FOSSILES

Depuis deux ans bientôt, Jean-Michel Mazin et Jean-Paul Billon-Bruyat consacrent la majeure partie de leur temps à un site fossilifère situé en Charente. A Cherves-Richemont, au cœur d'une carrière d'extraction de gypse, une couche d'argile noire raconte des histoires préhistoriques.

En mai 2001, Jean-Michel Mazin s'y était rendu pour diriger une sommaire campagne de fouilles (*L'Actualité* n° 56). L'objectif était de mesurer les réelles potentialités de cette zone pratiquée depuis les années 80 par les paléontologues amateurs. Le résultat avait dépassé toutes ses espérances : restes de crocodiles, de poissons, de tortues, de requins, de dinosaures, de ptérosaures. «*En deux semaines, nous avions dégagé quatre cents pièces.*»

Cherves-Richemont se révélait comme étant une très généreuse mine à fossiles. Et le fait que ces ossements soient extirpés à une couche datant du crétacé inférieur (- 133 MA) était encore plus inattendu : «*C'est une période très mal connue,* explique le chercheur. *Au début du crétacé, les conditions de fossilisation n'étaient pas, semble-t-il, les meilleures. C'est pourquoi on ne possède que très peu d'éléments.*» Une page de l'histoire de la planète pourrait donc s'écrire depuis la Charente.

Autre surprise. Dans le matériel exhumé par Thierry Lenglet, l'un des fouilleurs qui travaillent dans cette carrière, Mazin et Billon sont tombés sur des restes qu'il attribue à un nouveau dinosaure. «*On l'a rapidement identifié comme étant un sauropode* [groupe des dinosaures herbivores à long cou de type diplodocus ou brontosaure]. *Mais en y regardant de plus près, il a bien fallu admettre que cet animal, un camarasauridé, pose un certain nombre de problèmes. A commencer par la question de savoir ce qu'il fait là, en plein Cognaçais.*» Car si la bête est bien connue en Amérique du nord, sa présence en Europe étonne les spécialistes. Autant dire que la découverte, en France, d'un de ses représentants est une première mondiale.

Et il y a mieux. «*Dans ces couches du crétacé, nous avons trouvé des restes de petits mammifères !*» Encore une révélation inespérée. Habituellement, quand on cherche dans ces étages, il n'est pas rare de tamiser des dizaines de tonnes sans ne jamais rien trouver de cette nature. «*Nous, nous avons mis au jour vingt dents en ne tamisant que 200 kilos !*»

La trouvaille est spectaculaire. Pourtant, Mazin et Billon-Bruyat freinent au maximum la divulgation de l'information. «*D'ailleurs,* confient-ils, *le simple fait d'annoncer publiquement que notre dino est un camarasauridé, c'est déjà osé. Et parler de mammifères du mésozoïque, c'est franchement se placer sur*

le fil du rasoir. Mais nous sommes si nombreux à participer à cette opération que le secret n'a pu être gardé bien longtemps. C'est un secret de polichinelle.»
Les deux chercheurs sont au diapason, conscients que s'ils en disent davantage, ils vont «*se griller*». Traduction de «*se griller*» : mettre en péril la publication scientifique des résultats. Aussi, les déclarations – rares – glissées à la presse ne visent qu'à «*faire parler de Cherves et de la Charente*». Mais l'exercice est délicat, puisque une annonce trop précise risquerait d'émoustiller la curiosité de la concurrence. «*Jean-Paul et moi mesurons parfaitement l'importance de ce que nous avons dans nos tiroirs. Mais si nous voulons donner à ce matériel sa valeur et sa réalité scientifiques, nous ne devons pas trop le chanter sur les toits.*»

Mazin et Billon-Bruyat doivent maintenant accélérer le processus qui aboutira à la validation de leurs travaux. Car tant qu'ils ne seront pas reconnus par la communauté scientifique, leurs dinosaures et mammifères n'auront aucune valeur. Aussi précieux soient-ils, ces animaux n'existent pas encore. Le but désormais, c'est donc la publication dans une revue internationale de paléontologie, l'incontournable acte de naissance des fossiles.
Depuis 1964, les paléontologues ont leur bible : le Code international de nomenclature zoologique. Ouvrage bilingue (français-anglais), régulièrement réactualisé (la 4e édition date de 2000), il est «*une sorte de code de déontologie*». Si les «*conseils*» qu'on y lit n'ont pas de valeur obligatoire, «*ils ont quasiment force de loi*».
Le recueil définit précisément le protocole à respecter pour décrocher la validation. Décrire le fossile, fixer ses noms de genre et d'espèce, préciser sa localisation et le niveau dans lequel il a été découvert, établir sa diagnose (dire en quoi il est nouveau), désigner un holotype (spécimen de référence internationale). Reste au fouilleur à compiler le tout dans un «*article*» et obtenir la publication de sa prose dans une revue scientifique.
Mais n'est pas publié qui veut. L'article va d'abord être analysé par un comité de rédaction qui jugera de l'opportunité de sa publication. Si la copie passe ce premier test, elle sera soumise aux «reviewers», deux experts chargés de vérifier sa fiabilité scientifique. Le document retournera ensuite au comité qui le renverra aux auteurs, à charge pour eux d'approuver les corrections suggérées par les reviewers.
Entre le premier envoi de l'article et le feu vert final de la revue, il peut s'écouler de six mois à un an. Une éternité pour les inventeurs qui, à tout moment, risquent de voir leurs travaux anéantis par une fuite mal maîtrisée. Car, pendant tout ce temps, il est hors de question de livrer la découverte au monde. La moindre mention du nom de l'espèce dans un journal autre qu'une revue scientifique internationale reviendrait à faire disparaître le fossile avant même qu'il ait existé.
Il y a cinquante ans, les paléontologues pouvaient se répandre dans n'importe quel bulletin sans craindre d'hypothéquer leurs chances de validation. Mais le code de nomenclature a posé des jalons, clarifiant les règles, apportant de la rigueur. «*Vous ne trouverez jamais un paléontologue qui se plaindra de ça*», sourit Jean-Michel Mazin.
Et tant pis si ça empoisonne les charmantes journalistes. Qui se consoleront en apprenant que les paléontologues eux-mêmes doivent conjuguer avec ces figures imposées. Ainsi de Jean-Paul Billon-Bruyat dont la thèse en cours fera référence au nouveau camarasauridé de Cherves-Richemont. Le hic, c'est qu'il va présenter son travail bien avant la publication officielle de l'article (espérée début 2004). Une perspective qui lui cause quelques angoisses : «*Comment je fais, moi, pour parler de lui sans écrire une seule fois son nom ?*» ■

Ci-contre :
Les ossements sont le plus souvent accumulés dans des lentilles sédimentaires. Ici, quelques restes d'un crocodilien de la famille des Goniopholididés, abondants à Cherves et dont une nouvelle espèce est en cours d'étude.

Ci-dessous :
Parmi les nouvelles espèces découvertes à Cherves, un dinosaure sauropode de la famille des Camarasauridés en cours d'étude. Ici, l'une de ses vertèbres.

Pôle info santé

10 ANS DE PRÉVENTION ET D'ÉDUCATION

A Poitiers, le CHU et l'Espace Mendès France réunissent cinq ou six fois par an des professionnels pour débattre en public d'une question de santé. Tous les horizons du soin sont représentés, une grande variété de questions traitées. Pluridisciplinaire, le Pôle info santé propose un exemple d'information et d'éducation qui a peu d'équivalents en France.

Photographie de Jean-Luc Moulène pour la Documenta X (rendez-vous international de l'art contemporain à Kassel, en 1997).
L'Actualité s'est impliquée dans le projet en publiant des images de cette série (n° 36, n° 37, spécial «Francophonie») selon le protocole défini par l'artiste (entretien dans le n° 38).

Sortir de l'hôpital

En 1993, le directeur du CHU de Poitiers voulait insérer l'hôpital dans la cité tandis que le directeur de l'Espace Mendès France souhaitait étendre à la santé sa mission de diffusion de la culture scientifique. Le Pôle info-santé est né de ces deux volontés

Par **Anh-Gaëlle Truong**

Photos **Thierry Aimé** – CHU

Jean-Pierre Dewitte, directeur général du CHU de Poitiers.

Depuis dix ans, cinq à six fois par an, médecins hospitaliers et médecins de ville, infirmières, kinésithérapeutes ou représentants d'associations se retrouvent autour d'une table à l'Espace Mendès France. Ensemble, ils communiquent sur des thèmes de santé aussi variés que l'hygiène dentaire, le rayonnement solaire, les allergies, le suicide, le tabac, la douleur ou le cancer du sein. Une occasion pour les professionnels de décloisonner leurs horizons tout en proposant au public plusieurs angles d'approche. Une initiative unique à l'époque et qui reste rare aujourd'hui. *«En effet,* note Stéphan Maret, directeur délégué à la communication du CHU, *si les conférences sur la santé se multiplient, très peu proposent une approche pluridisciplinaire.»*

Le Pôle info-santé est né en 1993 de la rencontre de deux volontés. Didier Moreau, directeur de l'Espace Mendès France souhaitait étendre à la santé sa mission de diffusion de la connaissance scientifique. Daniel Moinard, alors directeur du CHU, voulait concrétiser la mission de prévention et d'éducation à la santé de l'hôpital, le sortir de son isolement et l'insérer dans la cité en instaurant une collaboration avec la médecine de ville.

Pendant six ans, avant de passer le relais au service de communication du CHU, Monique Huteau et Jean-Yves Nicoleau ont choisi les thèmes *«généraux et accessibles au grand public»* et les intervenants *«issus de tous les horizons du secteur de la santé»* pour que les questions soient traitées dans leurs dimensions *«environnementales, psychologiques et physiologiques». «Nous voulions répondre à toutes les questions que peut se poser un patient.»*

Les conférences rencontrèrent rapidement une audience importante *«d'en moyenne 200 personnes,* estime Monique Huteau, *avec une extrême variabilité d'une conférence à l'autre».* Aujourd'hui, la fréquentation moyenne a diminué. Elle se situe autour

de 150 personnes. Une baisse que Stéphan Maret impute à la multiplication des offres de conférences dans la ville et à la possibilité pour chacun d'entre nous d'accéder à l'information médicale par le biais des nouvelles technologies, notamment Internet. En revanche, de grandes tendances restent constantes : les conférences attirent une écrasante majorité de femmes, en moyenne 8 auditeurs sur 10, et la grande majorité s'insèrent dans une tranche d'âge comprise entre 50 et 65 ans. A noter également une part importante d'étudiants du secteur sanitaire.

«Hormis les étudiants et quelques exceptions, note Monique Huteau, *les gens ne viennent pas par hasard ou par intérêt pour la santé en général mais parce qu'ils sont eux-mêmes ou leur famille concernés par le thème traité.»* D'autres, minoritaires, sont à classer au rang des hypocondriaques tandis que certains ne viennent *«que pour expliquer ce qu'ils savent»*. Les conférences rencontrent un joli succès auprès des médecins qui ont enfin l'occasion de s'adresser à un public plus large que leurs pairs, leurs étudiants ou leurs patients.

«Le succès du pôle reflète l'attachement des Français pour les problématiques de santé», affirme Daniel Moinard. Un attachement qui ne va cesser de croître avec le vieillissement de la population et l'augmentation de l'espérance de vie. *«Il faut désormais cibler les âges de la vie où les risques sanitaires sont les plus importants.»* En 1998, Daniel Moinard a quitté Poitiers pour prendre la direction des hôpitaux de Toulouse. Il avait l'objectif d'y créer l'équivalent du Pôle info-santé. *«Mais Toulouse n'a pas la chance de disposer d'une structure dédiée à la connaissance scientifique. En outre, la réussite de telles initiatives tient aux convictions des hommes qui les lancent. A Poitiers, nous étions tous convaincus et les équipes qui nous ont succédé le sont aussi.»* De fait, le Pôle info-santé n'a pas de double toulousain et reste une expérience rare en France qui, remarque l'actuel directeur du CHU, Jean-Pierre Dewitte, *«doit sa longévité à une approche simple, de proximité et pas trop médicalisée»*. ■

Monique Huteau, l'une des chevilles ouvrières du Pôle info-santé pendant les six premières années.

Les conférences et les questions sont traduites en langue des signes. Ici, par Geneviève Decondé.

Jamais assez prévenus...

«On n'est jamais assez prévenus sur les questions de santé. En m'informant, je veux éviter qu'un jour on me découvre un problème grave qu'on aurait pu détecter plus tôt.» Marie-Hélène Dervaux, hôtesse d'accueil à l'hôpital Jean-Bernard, est une fidèle du Pôle info-santé. Elle n'est pas hypocondriaque mais elle apprécie d'être informée et va plus souvent en consultation que la moyenne des gens. «Les conférences me permettent aussi de connaître les médecins de l'hôpital que je croise tous les jours dans le cadre de mon travail. J'oriente ensuite ma famille vers ceux qui m'ont plu.»

Ce que Marie-Hélène apprécie au Pôle info-santé : la clarté des intervenants qui «se mettent à la portée de l'auditoire» et le professionnalisme d'Hervé Brèque qui «sait vraiment bien animer et qui prépare très bien ses conférences». Elle regrette cependant quelques lacunes dans le large éventail des questions traitées depuis dix ans : «Les thèmes comme la prostate, les pieds, la traumatologie et très particulièrement les yeux ne sont pas abordés.»

La santé en langue des signes

Les conférences du Pôle info-santé sont accessibles au public sourd depuis 1998. Une initiative trop rare que salue Magali Menu, membre de l'Amicale des sourds anciens élèves de Poitiers-Larnay.

«Ces conférences sont très importantes pour la communauté. En effet, les sourds prennent très peu connaissance des informations courantes qui sont diffusées à la télévision. En effet, les émissions ne sont pas sous-titrées à 100 %. En outre, ils lisent peu les journaux car 70 % des sourds sont illettrés. Ces conférences nous donnent les moyens de nous informer et de nous enrichir comme tous les citoyens et le public entendant.»

Si le centre de culture scientifique se distingue en assumant les frais d'interprétariat en langue des signes, Magali regrette que ce financement soit limité.

«Sur l'ensemble des conférences proposées à l'Espace Mendès France dans tous les domaines de ses activités, nous ne pouvons en choisir que cinq ou six par an. Quel dommage ! Mais c'est une bonne initiative et c'est rare qu'un établissement engage régulièrement des frais d'interprétation et aussi longtemps. Nous aimerions qu'elle se diffuse ailleurs qu'à l'Espace Mendès France car il y a environ 4 000 sourds dans la Vienne.»

L'animateur du Pôle info-santé souligne ce qui l'a surpris depuis dix ans : l'étonnante nécessité de conférences en ville pour pallier les déficiences de la relation médecin-malades

Par **Hervé Brèque** Photo **Thierry Aimé** – CHU

Il y a encore du boulot

Il y a des années que je n'avais pas relu Pierre Desproges. Et puis j'ai eu ces quelques lignes à écrire. Pour parler de ces dix ans, où, bipède en relativement bonne santé, j'ai servi d'intermédiaire entre plus de deux cents médecins et des milliers de malades avérés ou potentiels.

Il me trottait dans la tête quelques phrases, érodées par le temps, mais dont la virulence m'accompagne depuis au moins vingt ans. Il y était question de la toute puissance du médecin sur le malade. «Le médecin est debout, le malade couché», décrivait-il. Il savait de quoi il parlait, on l'a découvert plus tard. J'ai relu tout Desproges, mais n'ai pas retrouvé les lignes exactes. Alors j'associe ce souvenir à d'autres, situations cent fois vécues, cent fois racontées. On a tous été témoins d'une scène similaire, avec un parent, un ami. Un médecin debout qui assène au malade couché des verdicts jargonnesques et définitifs avant de s'en aller sans plus d'explications, entouré d'un essaim d'étudiants buvant les paroles du maître. Et le malade couché, intimidé, se rabat sur la brave fille qui vient vider son bassin et fait toujours des sourires. «Il a dit quoi le docteur ? Je vais sortir bientôt ?»

C'est une bien longue introduction pour montrer à quoi sert le Pôle info-santé. J'ai la ferme conviction que ceux qui ont inventé le concept ne voulaient plus qu'on leur rapporte cette image-là de leur hôpital. C'est de la même veine que la prise en compte de la douleur, ou l'affirmation des droits du patient. La volonté que l'hôpital ne soigne plus des maladies (la prostate du 12, le cancer de la 3), mais des malades (M. Dupond ou M^{me} Durand).

J'en sais qui vont hurler en lisant cela. Dire que les choses ont changé, que l'hôpital s'est humanisé. Dire qu'ils ne se reconnaissent pas dans leur pratique quotidienne. Je sais. C'est aussi ce que je dis. Avec une nuance. Les choses sont en train de changer. Il y a encore du boulot. Le Pôle info-santé est l'une des illustrations concrètes de cette volonté de donner une nouvelle tournure aux rapports entre le malade et le médecin. Au risque de me faire taxer de vil flatteur, j'en suis arrivé à la conclusion qu'au fil de ces dix ans, nous avons reçu, au Pôle info-santé, des médecins composant une élite de l'humanisme médical dont on rêve tous.

DES CONTRAINTES INHABITUELLES

Parce qu'en fait, qu'est-ce qui les obligeait à venir ? Qu'avaient-ils à gagner ? On accuse toujours les médecins de rechercher leur propre intérêt. Mais ici ? Pas d'argent, une notoriété toute relative limitée à la sphère locale. Surtout pas mal de temps perdu et une soirée de vie familiale sacrifiée, alors qu'elles ne sont pas nombreuses.

Et malgré leur facilité apparente, beaucoup d'efforts. Car nous leur fixons des contraintes inhabituelles. Ils doivent expliquer en moins de dix minutes des phénomènes dont un congrès d'une semaine ne suffirait pas à faire le tour. Ils doivent oublier leur vocabulaire médical pour être compris de tous. Ils doivent habilement répondre à des questions qui sont de l'ordre de la consultation, sans se prononcer sur un diagnostic, mais en fournissant néanmoins des informations utiles à tous. Ils ne doivent pas dire du mal de leurs confrères quand quelqu'un dans la salle vient à se plaindre de son médecin. Ils doivent écouter. Et ils doivent faire tout cela hors du cocon protecteur du cabinet. S'ils sont mauvais, ça se voit. J'en ai vu certains meilleurs vulgarisateurs que les autres. J'en ai vu d'autres paralysés par le trac. A leur tour en position d'infériorité par rapport à un public pourtant bon enfant. Exposés, totalement à nu, dépourvus de leur auréole. D'autres étaient drôles, émouvants, précis ou

parfois confus. Mais aucun n'a jamais été hautain ou méprisant. J'ignore comment ils se comportent dans leur cabinet, mais j'ai la faiblesse de penser que, pour avoir accepté de prendre des risques ainsi, ils étaient sincères dans leur comportement.

Dans la salle, un public généralement nombreux, fidèle, attentif. Concerné. Le Pôle info-santé, ce n'est pas une conférence ordinaire. Quand on parle de cancer, de sclérose en plaques, d'alcoolisme, de douleur, on sait qu'en face une majorité de gens sont directement touchés. Avant qu'ils ne choisissent de se dévoiler, par leurs questions, on ignore qui. La plupart du temps, cela ne se lit pas sur les visages. On mesure alors la responsabilité du médecin dans chacune de ses paroles. A ma grande surprise, ce n'est pas forcément de l'espoir que viennent chercher ici des gens qui souffrent depuis longtemps. Je pensais naïvement que les questions tourneraient essentiellement autour des nouveaux traitements, des solutions miracles.

Non, en fait, ce que viennent chercher tous ces gens, c'est simplement de l'information. Je suis toujours surpris de constater à quel point ils ne connaissent rien de la maladie dont il souffrent, ou dont souffrent leur proches. Depuis le début, je me demande de quoi ils parlent avec leur médecin. Ou simplement s'ils parlent avec leur médecin. Et par rebond, je me demande pourquoi leur médecin ne leur parle pas. Ne leur explique pas. Qu'est-ce qui peut donc se jouer, ou ne pas se jouer, dans l'intimité du cabinet ?

Quelle est la part de timidité du malade face à son médecin ? Pourquoi, quand on est malade, se pose-t-on les questions à contretemps, quand le médecin est parti ? Pourquoi les patients donnent-ils l'impression d'une soumission aveugle en présence du médecin, et d'une rébellion râleuse quand il n'est plus là ? Pourquoi aussi peu de dialogue ? Pourquoi le médecin n'informe-t-il pas systématiquement les malades ? En a t'il le temps ? Estime-t-il que le malade n'est pas toujours en mesure de recevoir ou de comprendre l'information ? Relation complexe, qui met en présence deux êtres humains, avec leurs failles personnelles, et des décennies d'attitudes culturelles qu'ils reproduisent probablement, chacun dans son rôle. Au bout de dix ans, je n'ai toujours que des questions.

DANS UNE RELATION DÉDRAMATISÉE

Le résultat, c'est une affluence soutenue au Pôle info-santé, qui est seulement l'une des illustrations de ce besoin d'information. On sait également que les émissions sur la santé sont parmi les plus regardées. Que la presse santé est l'une des plus vendues après les programmes télé. Tout cela justifie l'existence du Pôle info-santé, qui met en présence médecins et malades dans un lieu neutre ou la relation est dédramatisée. Mais pourquoi s'émerveiller devant un cycle de conférences qui n'a finalement rien de très exceptionnel ? Des gens qui parlent ensemble, dans leur ville, d'un sujet qui touche à leur vie, il y a des décennies que cela se pratique avec d'autres sujets de société. Pourtant, Poitiers reste un cas unique. Il n'existe pas d'exemple similaire au Pôle info-santé en France, où l'on mette systématiquement en présence, de manière organisée et renouvelée, des médecins et du public. C'est bien la preuve qu'il y a encore du boulot. ■

Pour célébrer les 10 ans du Pôle info-santé, deux conférences sont organisées à l'Espace Mendès France (20h30). Le 14 mai : «Profession médecin», avec Roger Gil, doyen de la faculté de médecine et pharmacie, Bertrand Demondion, medecin conseil à la CPAM 86, Pierre Corbi, chirurgien au CHU, Eliane Dessert-Berrard, médecin généraliste, Agnès Le Mesle, médecin généraliste, Wayan Hébrard, interne au CHU.
Le 15 mai : «Patient : le droit de savoir», avec Emilie Bérard, directrice des usages, des risques et de la qualité au CHU de Poitiers, Jacques Ariès, médecin anesthésiste au CHU et maître de conférences à l'Université de Poitiers, Bernard Gavid, médecin généraliste, Alain Rabot, représentant de l'Union régionale des associations et familles de malades.

Eduquer pour prévenir

Près de 950 acteurs d'éducation pour la santé ont été identifiés dans la région Poitou-Charentes, des associations de malades aux mutuelles

Par **Anh-Gaëlle Truong** Photos **Thierry Aimé** – CHU

Vaut-il mieux prévenir que guérir ? *«Si prévenir empêche d'avoir à traiter, alors prévenir coûte moins cher que guérir. En revanche, prévenir prolonge la vie, ce qui multiplie les besoins de traitements»*, remarque Jacques Métais, directeur de l'Agence régionale de l'hospitalisation. *«La prévention coûte à terme plus cher que le soin*, estime Rose-Marie Dupuis, attachée de direction de l'Union régionale des caisses d'Assurance Maladie (Urcam). *De fait, on ne peut décemment pas associer la prévention à des considérations économiques. La prévention est une question de santé publique.»* En revanche, la prévention est destinée de manière accrue à économiser des vies.

Le Haut Comité à la santé publique a montré que la France enregistre un des taux de mortalité prématurée (cancers, maladies cardiovasculaires, morts violentes) les plus élevés des pays industrialisés. *«Or,* explique Isabelle Escure, directrice du Centre régional d'éducation à la santé, *les soins ne peuvent plus aujourd'hui apporter de gains de vies importants. Seuls des changements de comportement pourraient changer significativement les chiffres.»* Ces changements de comportement sont un des buts de la prévention, et plus précisément de l'éducation à la santé. *«Mais seul 1% du budget de la santé est consacré à la prévention.»*

Ce taux devrait évoluer. En effet, un Plan national d'éducation pour la santé (PNES) est actuellement en cours de construction. Un des axes de travail de ce PNES est la mise en place d'un service public en éducation pour la santé. *«L'idée est désormais de contrebalancer le soin par le préventif»*, explique Isabelle Escure. Dans cette optique, chaque région doit élaborer un schéma régional d'éducation pour la santé dont l'Urcam est en Poitou-Charentes le chef de projet. Un état des lieux a été réalisé au préalable. Près de 950 acteurs d'éducation pour la santé ont été identifiés dans la région : associations de malades, caisses primaires, mutuelles, hôpitaux, médecins, professeurs ou assistance sociale. Et chacune de ces initiatives s'insère dans une approche spécifique de la prévention qui sous-entend plusieurs niveaux d'action et concepts nuancés que sont prévention primaire, secondaire et tertiaire, ainsi que promotion de la santé et éducation pour la santé.

TROIS NIVEAUX DE PRÉVENTION

La prévention primaire consiste, par exemple, à empêcher l'apparition d'une maladie en observant les règles d'hygiène ou en se faisant vacciner. La prévention secondaire intervient sur les premiers signes d'une maladie ou quand les facteurs de risques sont dépistés. Par exemple, quand Philippe Sosner du centre de prévention des maladies cardiaques et vasculaires du CHU cherche à faire diminuer les facteurs d'un nouveau risque d'accident, il fait de la prévention secondaire. Enfin, on appelle prévention tertiaire tous les moyens mis en œuvre pour éviter les complications d'une pathologie déclarée. La préparation à la gestion d'une maladie à domicile est un exemple d'éducation thérapeutique et de prévention tertiaire. A noter d'ailleurs que la région Poitou-Charentes est la seule à intégrer l'éducation thérapeutique dans son schéma d'éducation pour la santé.

A ces différents niveaux viennent s'ajouter les nuances entre éducation pour la santé, promotion de la santé et prévention. Les concepts de prévention et de promotion de la santé se complètent. En effet, la prévention consiste à agir pour empêcher la survenue des maladies, tandis que la promotion de la santé consiste à agir sur ce qui est producteur de santé, c'est-à-dire le bien-être. L'éducation pour la santé, elle, vise à modifier des comportements dans un but variable de promotion de la santé ou de prévention.

«Les gens font trop souvent de la prévention sans connaître les règles. De fait, son impact est limité», juge Isabelle Escure. Par exemple la connaissance des risques et l'information ne suffisent pas, selon le CRES, à empêcher quelqu'un de fumer et doivent être combinées à d'autres prises en charge. Pour preuve : des médecins fument. Pour la directrice du CRES changer de comportement est une démarche de projet au cours de laquelle il faut s'interroger sur les bénéfices retirés de la cigarette et voir comment on peut les retrouver sans fumer. *«Il existe de nombreuses méthodes efficaces pour aider les gens à être acteurs de leur changement. Malheureusement, le choix n'est pas assez donné.»* Le CRES s'insurge également contre les méthodes utilisées par de nombreuses associations qui communiquent en choquant. *«Utiliser les émotions n'est pas une démarche constructive, c'est même contre-productif. En effet, on culpabilise et on renforce le malaise.»* Pour le comité, la santé dépend d'une multitude de facteurs qui dépassent le cadre du soin. Autant de facteurs sur lesquels on peut jouer pour promouvoir la santé. Une expérience est menée depuis deux ans maintenant dans une classe du collège Ronsard à Poitiers. Les élèves y apprennent en cours à gérer leur stress, à dire non, à se maîtriser. Ces apprentissages s'intègrent, par exemple, dans la prévention du suicide, de la violence ou des conduites à risques mais aussi dans un objectif de promotion de la santé. *«En France, l'idée de santé mentale n'existe pas alors que dans les pays anglo-saxons les programmes de promotion de la santé mentale sont intégrés dans l'Education nationale.»* L'efficacité de l'expérience est évaluée par un questionnaire sur la maîtrise de compétences psychosociales mais aussi par l'amélioration sensible de l'atmosphère en classe.

Reste, cependant, que la plupart des acteurs de la santé et de la prévention éprouvent les plus grandes difficultés à évaluer l'efficacité de leurs actions. Comment juger effectivement de l'impact d'une conférence sur les maladies cardiovasculaires ? En outre, l'évaluation pose aussi la question des objectifs qu'ils se donnent. Cherche-t-on à prolonger la vie ou à augmenter le bien-être ? Faut-il que tout le monde arrête de fumer ou doit-on chercher les conditions d'une réelle liberté de choisir ? ■

JEAN-FRANÇOIS MAUGARD

Promotion de la prévention et du dépistage

Pour un public très abreuvé d'informations médicales, le Pôle info-santé est l'occasion de pouvoir dialoguer avec plusieurs professionnels qui donneront autant de regards sur un sujet donné. «Pour le médecin traitant, c'est l'occasion de démontrer qu'en amont ou en aval de la prise en charge spécialisée ou technique d'une pathologie, il y a un accompagnement multi-professionnel, incluant la plupart du temps un médecin généraliste, précise Jean-François Maugard, médecin généraliste à Poitiers. C'est l'occasion de mettre en valeur toute la filière de soins, source d'efficacité et de confort pour le patient et source de "rentabilité" pour le système de santé.» Dans cette optique, avec un langage médical commun abordable, le médecin généraliste doit expliquer sa démarche et son rôle propre pour une pathologie donnée. C'est l'occasion de promouvoir l'intérêt de la prévention et celui d'un dépistage individuel, ciblé et organisé. «Il me semble que les patients apprécient particulièrement la mise au point sur un sujet parfois "trop" connu et médiatisé, mais à leur portée. L'aspect "vitrine technologique" de préoccupations moins communes paraît peu attirante. A ce titre, les thèmes intéressant un domaine hybride médico-psychosocial seraient les bienvenus.» *L. B.-G.*

Des médecins qui, depuis dix ans, ont participé aux conférences du Pôle info-santé témoignent de leur expérience

Par **Laetitia Becq-Giraudon**

Photos **Thierry Aimé** – CHU

GUILLAUME MAGNIN
Un élément dans la ville

Guillaume Magnin est professeur et chef du service de gynécologie-obstétrique et médecine de la reproduction du CHU de Poitiers. Depuis sa création, il a participé à de nombreuses tables rondes du Pôle info-santé. Les deux dernières portaient sur la ménopause et le cancer du sein. Ce que le médecin retient de ces réunions est un plaisir sans cesse renouvelé à communiquer réellement avec le grand public. «Le Pôle info-santé est un élément dans la ville qui contribue à apporter des informations importantes sur les grands problèmes de santé publique, témoigne le spécialiste. Au même titre que le sont certains spots télévisés, il entre dans le cadre des campagnes de sensibilisation ou de dépistage, du cancer du sein par exemple.»

Sa spécialité elle-même veut que le public qui assiste à ses conférences soit en majorité féminin, avec des variations d'âge selon le thème abordé cependant. Il y a aussi des habituées, telles que ces jeunes femmes de l'Institut des sourds-muets, qui sont présentes à chacune des conférences avec leur traductrice. A quelques exceptions près, les questions posées par le public sont stéréotypées. Elles concernent l'entourage du patient, voire lui-même. «J'y réponds de la même façon que je le ferais avec une malade en consultation : avec un langage accessible, mais qui reste médical», note Guillaume Magnin. Il ajoute qu'il aimerait «participer à une table ronde destinée à la grossesse (diagnostic anténatal, dépistages, réseaux de santé) ou à la santé générale de la femme regroupant alors non seulement des médecins mais aussi, ce qui serait un grand pas en avant, un "consommateur"».

DANIÈLE BAUDIER
Une mission d'éducation

Le 27 mars 2003, pour la troisième fois, la directrice depuis 1979 du Samu-Smur, a participé à une table ronde du Pôle info-santé sur le thème des interventions d'urgence. «Ces rencontres avec le public doivent dédramatiser l'hôpital et, dans le cas de l'aide médicale d'urgence, expliquer ce qui est fait et pourquoi», témoigne Danièle Baudier, qui avoue avoir été étonnée par le nombre de personnes assistant aux conférences et par l'intérêt manifesté, quel que soit l'âge, du jeune étudiant à la personne âgée.

En 1993, l'exposé avait porté sur les moyens d'intervention du service médical d'urgence, particulièrement après un accident de la voie publique. Dix ans après, le médecin, en compagnie d'un pompier et d'un médecin généraliste, a choisi d'aborder le sujet de la permanence des soins et de la régulation médicale, rôle encore trop méconnu et pourtant primordial du Samu. «Aujourd'hui encore, la majorité de la population ne sait pas que les appels du 15 sont tous traités par un médecin, explique Danièle Baudier. La façon dont nous répondons aux appels est toujours la même : une première personne prend les coordonnées de la victime alors que le médecin intervient dans un deuxième temps pour connaître le motif de l'appel et décider de la réponse à apporter. Malheureusement, ce système génère souvent une agressivité de la part des interlocuteurs. Savoir alerter en faisant un état des lieux de la situation et tout simplement répondre à quelques questions très simples avec citoyenneté, c'est très important pour une prise en charge adaptée du patient. Il y a là un manque évident d'éducation et c'est une des missions du Pôle info-santé d'y remédier.»

RICHARD MARÉCHAUD

Un dialogue à établir

Richard Maréchaud, chef du service de médecine interne, endocrinologie et maladies métaboliques, est l'un des praticiens du CHU les plus impliqués dans les tables rondes du Pôle info-santé. Les principaux thèmes traités par le professeur sont les aliments, le diabète, le cholestérol, la glande thyroïde et l'obésité.

«Mon objectif est de faire passer des messages simples et clairs afin de préciser ou corriger les idées reçues du public, affirme le médecin. Ces idées reçues, bonnes ou mauvaises, sont acquises par l'intermédiaire des médias : journaux, radio ou télévision.»

Habitué aux réunions avec les malades et leur proches, en particulier avec des associations de diabétiques, Richard Maréchaud, dans la mesure du possible, évite l'utilisation d'un langage trop médical pour laisser place aux mots simples. Lors de chacune de ces rencontres avec le grand public, il essaie d'insuffler une habitude aux intervenants : «Il faut abolir le principe de la vraie conférence, pour un système où chaque intervenant donne une information introductive de quelques minutes. Ensuite, la parole est au public. Les intervenants doivent utiliser les questions posées pour faire passer leurs messages. En cela, ils sont aidés par Hervé Brèque, le journaliste qui anime la rencontre. Ces tables rondes doivent avant tout être des dialogues entre les conférenciers présents et la population intéressée.»

ELIANE DESSERT-BERRARD

Parler simple

Médecin généraliste à Poitiers, Eliane Dessert-Berrard a participé à trois conférences (sur les thèmes des accidents domestiques chez les enfants, du cancer du sein et de la vaccination). Elle apprécie ces rencontres avec le public. «Lors des tables rondes, le médecin traitant a une place de choix qui est très importante, dit-elle. Son rôle est de faire le lien entre les personnes présentes et les spécialistes. Grâce à un langage plus simple, moins médicalisé, il est le trait d'union entre ces derniers.»

Si les témoignages que le médecin a pu obtenir de ses patients étaient très

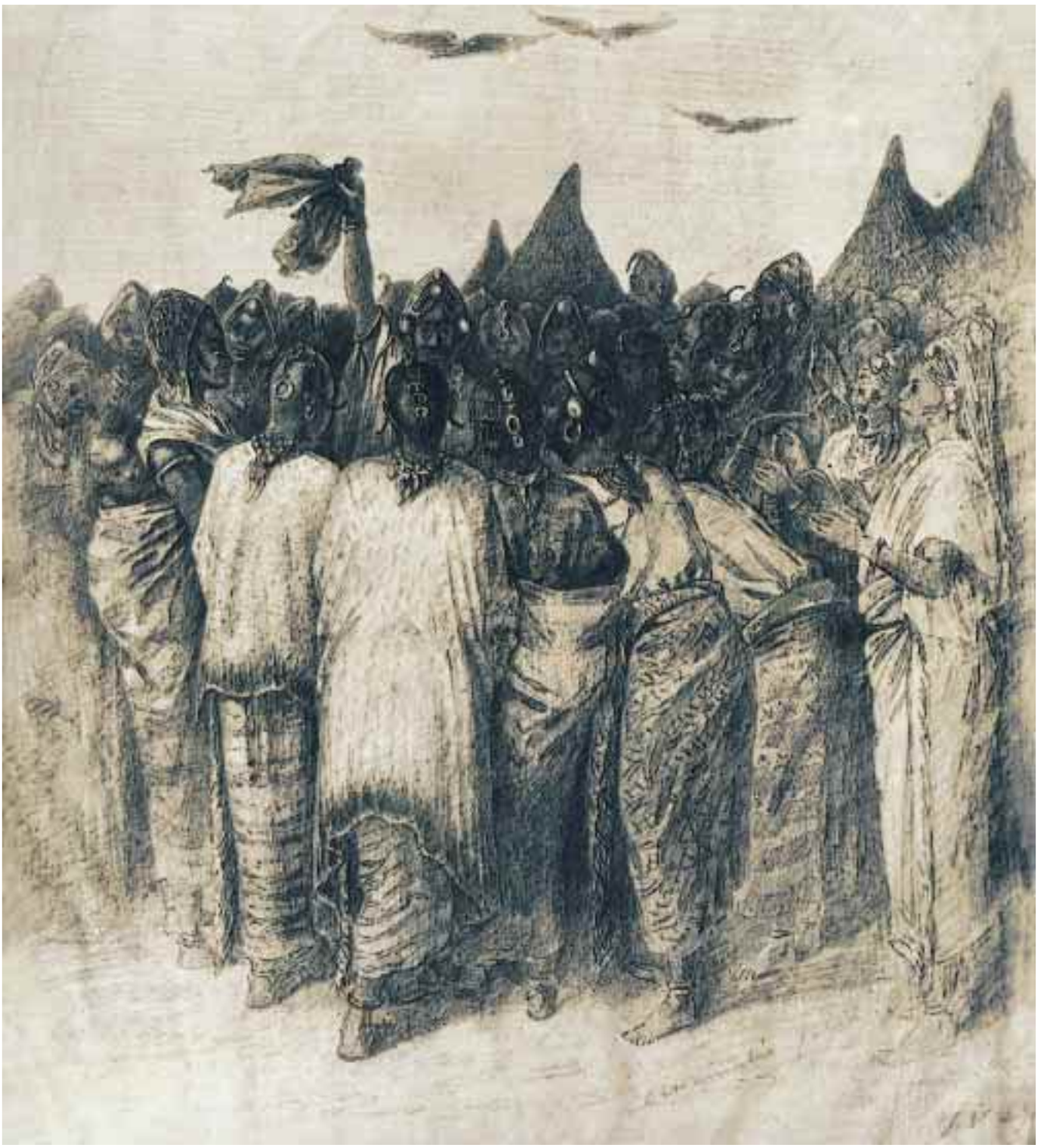
positifs, celle-ci note une lacune en ce qui concerne les enfants. «Alors que de nombreux thèmes concernent les personnes âgées, trop peu de sujets sont consacrés aux enfants, aux problèmes qui leur sont spécifiques, tels que l'éducation, la télévision, les modes de garde ou le rôle d'éducateurs des parents, ajoute le médecin. Pourtant, la santé des adultes de demain est celle des enfants d'aujourd'hui.»

ROGER GIL

Un reflet de la pratique

Le professeur Roger Gil est chef du service de neurologie du CHU de Poitiers et doyen de la faculté de médecine et pharmacie. Il est souvent intervenu lors des tables rondes du Pôle info-santé, non seulement en tant que neurologue, mais aussi en tant que spécialiste de bioéthique. «Ces rencontres sont la mise à disposition du grand public de sujets médicaux médiatisés ou de problèmes de santé publique, dit-il. L'objectif est de répondre aux interrogations de l'auditoire dans ces divers domaines, médiatisés différemment les uns des autres : on n'aborde pas de la même façon la maladie de Creutzfeld-Jacob, la sclérose en plaques ou la dépression et la démence, qui sont pourtant tous des sujets très mobilisateurs.»

Dans le cadre de ces conférences, chacun a souvent tendance à vouloir parler de ce qu'il fait. Aussi, Roger Gil suggère qu'une enquête auprès du public pourrait permettre «d'entendre ce qui se dit» car «on ne peut pas dissocier la pratique des regards jetés sur la pratique».



Pierre Loti
et les musiques du monde

Pierre Loti porta une curiosité toujours renouvelée aux musiques du monde, soucieux non seulement de dire ce dernier, mais aussi de l'écouter pour mieux le faire entendre

Par **Alain Quella-Villéger**

«*Anamalis fobil ! hurlaient les griots en frappant sur leur tam-tam, – l'œil enflammé, les muscles tendus, le torse ruisselant de sueur.*» A cette scène du *Roman d'un spahi* de Pierre Loti (1881) correspond un dessin original de Loti appartenant au musée de Poitiers (février 1874), paru (gravé inversé) dans *L'Illustration* du 18 septembre 1875, sous le titre «La bamboula, dansée par des femmes yoloffs». Autant que l'amour, d'autant que des linguistes viennent seulement de décrypter la forte teneur érotique et transgressive de l'incantation mystérieuse «anamalis fobil»[1], la musique est au cœur de la vie de Loti et de son œuvre ; *Le Roman d'un spahi* contient même deux chapitres entiers consacrés à la musique sénégalaise (l'un titré «Digression pédantesque sur la musique et sur une catégorie de gens appelés griots» !).

AMATEUR DE MUSIQUES POUR ODALISQUES ET BAYADÈRES

L'œuvre de Pierre Loti (1850-1923), mais aussi ses réjouissances domestiques, sont ainsi parsemées des clameurs du monde : coups de gong, chants de muezzin, guitare espagnole, sonneries d'olifant et autres chansons du «Chat Noir» ponctuèrent la vie de l'officier de Marine rochefortais, académicien, voyageur, grand amoureux, fin dessinateur, photographe avisé, turcophile convaincu, excellent musicien (et autres qualificatifs, dans l'ordre de préséance qu'on voudra). La mode n'était pas encore à la «world music» que, déjà, il passait pour un «travel writer» – ainsi dit-on aujourd'hui pour mieux croire à la nouveauté et à l'universalité anglo-saxonnes des choses ou des concepts –, membre de la tribu nomade des amateurs des rotondités sensuelles de la planète comme des musiques qui s'en élèvent. Reste que l'esthétique du Divers chère à Victor Segalen manquerait d'une bande-son si tous les bourlingueurs du regard ou du savoir (les ethnologues) s'étaient contentés de la polychromie des paysages ou du sourire des belles indigènes. Pour dire le monde, le XIXe siècle des musiciens préféra s'encanailler à des reconstitutions lyriques fort fantaisistes, l'opéra s'offrant des décors où la vérité historique ne pouvait rencontrer âme qui vive. Et Loti lui-même, en spectateur, goûta cette pédagogie exotique mettant en scène aussi bien les îles sucrées (versant *Paul et Virginie*) que l'Orient le plus farfelu, du Caire (l'*Aïda* de Verdi date de 1871) à Constantinople, aussi bien l'apothéose des grandes civilisations déchues (Carthage, avec *Salammbô*, 1890) que les raffinements de Venise, de l'Espagne (*Carmen* de Bizet, bien sûr) ou des Indes (mystérieuses et violentes, comme il se doit, façon *Lakmé* de Delibes, 1883). Autant de musiques pour odalisques et bayadères, d'orientalismes extravagants avec invocations à Allah et mélopées caravanières douteuses, d'Extrêmes-Orients de carton-pâte réduits aux estampes, lanternes chinoises et kimonos (Puccini y va en 1904 d'une *Madame Butterfly* que l'on a dite à tort inspirée par la *Madame Chrysanthème* dudit Loti). Toutes prestations qui dévoilent les rêves occidentaux plus que la diversité sonore inventée par l'humanité mélomane.

Partition de *Deux morceaux de prose de Pierre Loti*, d'Isaac Albeniz. Cette pièce pour piano et chant, jouée à la salle Pleyel le 18 mars 1899, comprend «Crépuscule» d'après *Fleurs d'ennui* et «Tristesse» d'après *Matelot*.

Page de gauche : Dessin original de Pierre Loti (coll. Musées de Poitiers), réalisé au Sénégal en février 1874.

Certes, Loti n'est pas le dernier à s'acoquiner avec ces fantaisies, ayant adolescent aimé les harmonies rossiniennes de *Sémiramis*, ne dédaignant pas chez lui – où les instruments de musique voisinent avec les armes pour alimenter son luxuriant décor[2] – des fêtes célèbres et réceptions mondaines, où l'on joue *Salammbô* (14 mars 1890, avec chœurs le 22 décembre 1893), l'islandaise *Sigurd* d'Ernest Reyer (le 28 décembre 1910), ou bien, sans grand souci d'authenticité, des musiques maghrébines (fêtes arabes des 8 novembre 1889, 19 juillet 1905 et 5 juin 1913 – la dernière, avec danse du ventre), turques bien sûr (le 14 juin 1884, notamment), ou asiatiques (pour l'entrée solennelle de la pseudo-impératrice Ou-Tse-Tien, le 11 mai 1903 devant trois cents invités, lors de la fête ''chinoise'', sino-japonaise, plutôt), sans oublier les échos villageois du violon ou de la cornemuse pour la fête paysanne (saintongeaise) du 13 janvier 1894, où Yann Nibor vient chanter la Bretagne.

Or, Pierre Loti, sensible aux perceptions auditives autant qu'aux vibrations de la lumière, a appris le

1. «L'intérêt du Roman d'un spahi pour le linguiste», par A. Dialo et F. Gandon, in «Lectures de Loti». Voir *Le Roman d'un spahi*, édition critique Bruno Vercier, Folio.
2. Voir notamment nos articles parus dans *L'Actualité Poitou-Charentes* n° 17 (1992), 21 (1993) et 33 (1996), ainsi que le chapitre «La maison des ailleurs» de notre biographie *Pierre Loti, le pèlerin de la planète* (Aubéron, 1998).

piano (dès l'âge de treize ans – entre autres, curieuse prémonition, sur une partition de *La Circassienne*, valse de salon de F. Burgmüller, opéra d'Auber). Il en joue volontiers chez des amis (Grieg est à son répertoire lors d'une soirée chez les Daudet ; Goncourt s'en souviendra), voire à quatre mains avec Gabriel Pierné en personne : si Pierné, qui composera la musique de scène de *Ramuntcho* (1908), fut élogieux, André Suares sera d'un avis opposé, ayant entendu Loti *«qui tripotait l'agonie de Tristan à me faire frémir. Il n'y connaissait assurément rien, et n'y pouvait rien comprendre. Sous ses doigts, Tristan n'était plus qu'un mélange de Chopin et de Schumann, non sans un balancement de barcarolle et de romance. Tant la mélancolie du voyageur est loin de Schopenhauer et de la profondeur terrible, où Wagner confronte l'amour avec la mort»* (*Comœdia*, 22 juillet 1923).
Si Loti pratique Haendel et Bach dans une église désaffectée de Pékin, fréquentant pour s'appliquer à l'harmonium et à l'orgue les églises de Saint-Porchaire comme celles du Pays basque, on sait qu'il aime surtout Mozart, Chopin (mais s'en lasse), Beethoven, César Frank. On joue chez lui Saint-Saëns, Haydn, Fauré. Son héros des *Désenchantées* cite Gluck, Vincent d'Indy, Liszt, Wagner. Loti a d'ailleurs pour amis des compositeurs du moment, dont Guy Ropartz, qui fera la musique de scène de *Pêcheur d'Islande* (1893), ou bien Reynaldo Hahn[3]. Quant à son œuvre, elle inspirera par exemple Albeniz (*Deux morceaux de prose de P. Loti*, 1899) ou Massenet (*La vision de Loti*, quatuor vocal pour piano, 1913).

Pierre Loti (à gauche), jouant avec Rudolf, de l'Opéra-Comique, et Berthe Larivière, dans *Les Huguenots*, lors d'une soirée musicale privée donnée chez lui, à Rochefort, le 30 juin 1912 (cliché Camille Gozzi).

Loti chante aussi. Le 30 juin 1912, pour la venue à Rochefort de la duchesse de Richelieu (traduire : Alice de Monaco), il entreprend une partie du rôle (ténor) de Raoul de Nangis dans *Les Huguenots* (de Scribe, Deschamps et Meyerbeer ; une création de 1836 encore alors très à la mode, et qu'il avait vu jouer à l'Opéra de Paris en 1882). Il a pour partenaires le grand professionnel de l'Opéra-Comique, Rudolf, ainsi que Berthe Larivière, violoniste rochefortaise.
Loti est sans doute assez conventionnel dans ses goûts musicaux, peu porté sur les disharmonies, les dissonances, le vacarme, parlant au besoin d'*«orgie de sons féroces»*, mais sensible – on ne s'en étonnera pas – à ce qui est mélancolique, d'une «rare tristesse orientale», voire inquiétant. Au demeurant, il aime les contrastes, exécutant à bord du *Friedland* dans l'Adriatique *Le Désert* de Félicien David (compositeur dont il fait jouer chez lui *Fantaisie arabe* ou la *Marche de la caravane*). En Polynésie, on l'entend se dégourdir les doigts sur des partitions de Giacomo Meyerbeer : *L'Algérienne* ou bien *L'Africaine*, dont le livret (d'Eugène Scribe, 1865) installe une divinité Brahma au Mozambique, et fait sacrifier l'Indienne Sélika pour Vasco de Gama !

DE LA MUSIQUE TURQUE : «LES ACCÈS D'UNE GAIETÉ DÉCHIRANTE»

Au-delà de ces rencontres fortuites, Pierre Loti fut de ceux qui portèrent une curiosité toujours renouvelée aux musiques du monde, soucieux non seulement de dire ce dernier, mais aussi de l'écouter pour mieux le faire entendre. Une anthologie de ses plus belles pages musicales serait facile à réunir ; son abondance nous invite à n'en cartographier que quelques escales. En commençant par l'une des premières, à l'île de Pâques, le 4 janvier 1872, avec ce constat d'ethnologue en herbe : *«Les indigènes chantent ; j'aurais voulu écrire quelques-uns de leurs airs mais c'est impossible ; il faudrait d'autres notations que celles que nous possédons : celles-ci sont insuffisantes. La musique des Tahitiens est gaie et facile ; celle de l'île de Pâques est étrangement triste, composée de quelques phrases courtes, saccadées, que terminent des finales inouïes. Les hommes prennent pour chanter une voix plaintive, absolument différente de leur voix naturelle ; les femmes et Marie surtout, produisent des notes d'une telle douceur, que les oiseaux seuls, ou les petits enfants en peuvent donner l'idée.»*
Au temps de l'amour avec Aziyadé, il retient cet instant éphémère : *«La musique partait de ma chambre ; j'y trouvais Hakidjé* [la Circassienne Hatidjè] *tournant elle-même la manivelle d'une de ces grandes machines assourdissantes qu'on appelle en Turquie orghanam[4]… l'orgue de barbarie d'orient, qui joue*

les danses turques sur un timbre étrange, avec accompagnement de sonnettes et de chapeaux chinois […]. *Elle tournait comme une folle la manivelle de l'orghanam et tirait de ce grand meuble des sons extravagants. On a défini la musique turque :* les accès d'une gaieté déchirante, *et je compris admirablement ce soir-là une si paradoxale définition»* (Journal intime, 11 mars 1877).

LA GUITARE DE LA GEISHA : «COMME LA PLUIE LENTE D'UN CIEL MORT»

L'arrivée à Fez, en groupe, le 15 avril 1889, est bruyante : *«Nous allons passer devant une musique qui fait la haie, elle aussi, encadrée dans les rangs de l'infanterie écarlate* […]. *Ils tiennent en main des instruments de cuivre brillant, tout à fait gigantesques. Et, comme nous arrivons devant eux, ils soufflent dans ces choses, dans leurs longues trompettes, dans leurs serpents, dans leurs trombones monstrueux : il en résulte tout à coup une cacophonie sauvage, presque effrayante… Pendant la première minute, on se demande si l'on va sourire… Mais non, cela frise le grotesque sans l'atteindre ; elle est tellement triste, leur musique, et le ciel est si noir, le décor si grandiose, le lieu si rare – qu'on reste saisi et grave. C'est du reste le signal d'une immense clameur» (Au Maroc, 1890).*

Changement de décor avec une scène intimiste de *five o'clock tea* japonais, à Nagasaki en février 1901 : *«J'ai subi, jadis, un commencement d'initiation à cette musique lointaine qui, les premières fois, ne me semblait qu'une débauche de sons incohérents et discords ; de soir en soir, elle me pénètre davantage ; presque autant que la nôtre, elle me fait frissonner, d'un frisson plus incompréhensible, il est vrai ; quand cette femme, aux yeux tout changés, agite fiévreusement sur les cordes la spatule d'ivoire, on dirait que l'ombre des mythes religieux, mal enfermés dans les temples voisins, vient rôder alentour, derrière ces vieux châssis de papier, qui nous font alors des murailles plus assez sûres : dans l'antique maisonnette, toujours plus enveloppée de crépuscule et d'hiver, on sent passer des effrois d'un ordre inconnu… Il y a des instants où la mélodie descend aux notes de basse extrême, devient soudainement rauque, sauvage, et si primitive* […] *voici que la guécha* [geisha] *vieillie, qui ne veut pas qu'on allume la lampe, est prise de fatigue, de torpeur. La guitare, que les dames assises continuent d'écouter dans l'obscurité, ne rend plus que des petites plaintes sourdes, entrecoupées, des notes intermittentes, ou qui vont deux par deux, trois par trois, en groupes s'espaçant. La guitare mourante cesse d'évoquer les mythes invisibles, cesse d'émouvoir, de faire peur ; tout simplement elle distille de la tristesse, de la tristesse sans nom, qui tombe sur nous comme la pluie lente d'un ciel mort ; à moi, elle dit l'exil»* (*La Troisième Jeunesse de Madame Prune*, XXVII, 1905).

Du *Roman d'un enfant* (1890) aux célèbres *Désenchantées* (1906), et sans même parler du rôle des métaphores musicales ni des rythmes stylistiques dans l'écriture de Loti, on trouve beaucoup de notations relatives aux chants, aux instruments, aux danses : aussi bien la «derbouca» (darbouka) dans la kasbah d'Alger que le «chamécen» japonais (shamisen) dans *Madame Chrysanthème*, le biniou dans *Mon frère Yves* que les tam-tam de la prière brahmanique dans *L'Inde (sans les Anglais)*. Loti aime à regarder danser le fandango au Pays basque et parle avec une curiosité mêlée d'inquiétude de l'irrintzina dans *Ramuntcho*. Il s'attache autant à citer les chants de marins bretons, comme «Jean-François de Nantes» dans *Pêcheur d'Islande*, que les particularités tenaces et triomphantes du chant du muezzin en terres d'islam, dont il transcrit la mélodie.

Autant qu'elle signifie les clameurs de la ville, ou bien le sacré des religions, la référence aux musiques est pour Loti le moyen d'évoquer les petits métiers, les rythmes de la journée, de dire ce qui est vivant, l'éphémère – l'amour aussi : *«anamalis fobil»*… ■

PIERRE LOTI ET L'ALGÉRIE

Pierre Loti fit plusieurs escales en Algérie entre 1869 et 1891 et c'est là qu'il apprit par télégramme son élection à l'Académie française. Trois textes évoquent ce pays : *Suleïma*, *Les Trois Dames de la kasbah : un conte oriental* et *La Naïl*.

Dans le cadre de l'année de l'Algérie, la maison Pierre Loti à Rochefort invite Denise Brahimi, Guy Dugas, Alain Quella-Villéger, Khadidjah Néchar et Bruno Vercier pour un colloque sur Pierre Loti et l'Algérie (le 9 avril à la Corderie royale).

Du 8 avril au 16 juin, la maison-musée expose des dessins, des clichés, des objets rapportés d'Algérie par Loti ainsi que des tirages anciens de la fête arabe qu'il organisa dans cette maison en 1889.

Tél. 05 46 99 16 88

LECTURES DE LOTI

Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier ont réuni dans *Les Carnets de l'exotisme* une vingtaine d'études inédites qui montrent comment les livres de l'écrivain rochefortais ont été reçus en Chine, en Russie, au Japon, en Turquie, et lus par des auteurs tels Henry James et Henry Miller. Signalons le texte du poète turc Enis Batur sur la maison de Loti à Rochefort qu'il visita en 1996.

***Les Carnets de l'exotisme*, nouvelle série n° 3, éd. Kailash, 284 p., 16 e / carnetsdelexotisme.com**

3. Au printemps 2000 à Tahiti, avec l'orchestre philharmonique de Cannes, a été mise en scène *L'Ile du rêve*, adaptation du *Mariage de Loti* sur une composition de Reynaldo Hahn jamais rejouée depuis sa création à Paris en mars 1898 (Proust y assistait).
4. Au demeurant, c'est une adaptation très approximative du mot turc nommant l'orgue (org, orgun), l'orgue de Barbarie se traduisant par lâterna.

Littératures d'ailleurs métissage des langues

Bernard Magnier explique la genèse du festival Littératures métisses, créé dans le sillage de Musiques métisses à Angoulême. Cette année sont invités, du 2 au 9 juin, dix écrivains venus de plusieurs pays d'Afrique, d'Europe de l'Est et de l'océan Indien

Entretien **Aline Chambras** Photo **Philippe Dupuich**

Pour la quatrième année consécutive, le festival Littératures métisses, organisé par l'Office du livre en Poitou-Charentes et l'association Musiques métisses d'Angoulême, aura lieu en juin dans la région. Pendant littéraire des Musiques métisses, l'événement se veut avant tout un espace de rencontres et de débats. Bernard Magnier, spécialiste de la littérature africaine (il dirige la collection Afriques des éditions Actes Sud) et chargé de la programmation littéraire de cette manifestation, nous parle de cette aventure entre mots et origines.

L'Actualité Poitou-Charentes. – Comment est né ce festival ?

Bernard Magnier. – Ayant eu la chance de fréquenter depuis longtemps le festival Musiques métisses, d'en apprécier la programmation et la convivialité, j'ai toujours eu envie de greffer une part littéraire à cette manifestation musicale. D'autant que, selon moi, un amateur de musique est aussi un lecteur potentiel. Aussi, dès 1984, à l'initiative du musée municipal et de l'Ecole de musique d'Angoulême, quelques écrivains africains et caribéens ont été invités, au moment du festival Musiques métisses. Maryse Condé, qui venait de publier son roman *Ségou*, le Congolais Tchicaya U Tam'Si, le Malien Massa Makan Diabaté étaient venus et nous avions organisé plusieurs débats. Au cours des années suivantes, plusieurs rencontres ont été organisées en coordination avec la bibliothèque municipale et les opérations Quartiers lumières (tables rondes ou cafés littéraires sur la littérature de l'océan Indien, de la Caraïbe, sur la littérature algérienne, sur l'écriture féminine…). Ces opérations ponctuelles durant le festival ont toujours eu un prolongement tout au long de l'année, en particulier avec les résidences du photographe Philippe Dupuich, du romancier algérien Abdelkader Djemaï ou du dramaturge ivoirien Koffi Kwahulé... En 1998, la manifestation Balcon sur l'Atlantique réunissait à Rochefort, à l'initiative de l'Office du livre en Poitou-Charentes et de la Corderie royale, des écrivains venus de la Caraïbe, en particulier d'Haïti. J'avais été chargé de la programmation de ces manifestations. De ces rencontres est née progressivement l'idée d'un «vrai» festival. Nous voulions garder cette dimension d'interactivité et de découverte. Il ne s'agissait pas de faire venir des écrivains et de les mettre derrière des piles de livres en attendant d'hypothétiques acheteurs. Il s'agit de créer des conditions qui permettent d'entendre les auteurs et leurs œuvres, de proposer des rencontres, avec un ou plusieurs écrivains autour d'une thématique, afin de permettre au public de découvrir des écrivains dont ils n'ont guère l'occasion d'entendre parler.

Qu'entendez-vous par «littérature(s) métisse(s) ?

Je préfère le pluriel, car cela donne mieux la dimension, primordiale, de diversité. Les écrivains invités au festival viennent des quatre coins du monde. Mais le métissage littéraire n'est pas à entendre dans le seul sens de rencontres noir/blanc ou sud/nord. Le métissage peut être biographique, volontaire, ou contraint, mais aussi linguistique ou purement littéraire. Ce sont les itinéraires d'écriture qui sont intéressants et non la seule destinée des auteurs. Et la création, elle-même, est un métissage. Tout créateur est aujourd'hui redevable à ses prédécesseurs, qu'il s'inscrive dans leur mouvance ou qu'il s'en démarque. De plus, le choix d'accueillir aussi bien des romanciers, des poètes, des dramaturges, des dessinateurs participe à ce désir de métisser, de brasser. Nous aimons amener des rencontres, inédites. Ainsi, cette année, le dessinateur Baudouin rencontrera la romancière algérienne Maïssa Bey dans la librairie du CNBDI. Ailleurs, la Biélorusse Svetlana Alexievitch rencontrera l'Ukrainien Andreï Kourkov, et le Sud-Africain André Brink sera associé à la Mauricienne Ananda Devi...

Sur quels critères faites-vous la programmation ?

Des coups de cœur, des élans et le souci de constituer un plateau d'invités susceptibles de participer à l'ensemble des rencontres. Il faut des écrivains qui acceptent de se livrer, de répondre aux questions, de partager leur temps avec d'autres. Je respecte complètement les écrivains qui refusent ce type de rencontres et qui considèrent que leur travail s'arrête au seuil de la publication mais ce ne sont pas ceux-ci qui viendront à Littératures métisses.

Lors de l'édition 2002 a paru *Babel heureuse*, l'anthologie de littératures métisses. Comment ce recueil a-t-il vu le jour ? Aura-t-il un successeur ?

Dès la première édition, nous avions demandé aux auteurs invités d'écrire un texte avec pour seules contraintes la longueur (moins de cinq feuillets) et le sujet : «évoquer un lieu métis».

Nous voulions garder une trace de leurs passages et il nous paraissait intéressant de les amener à écrire sur un même sujet. L'idée de les réunir allait de soi et, au bout de trois années, nous avions un ensemble de textes suffisant. Les réponses, dans leur diversité et dans leur originalité, ont dépassé nos attentes. Une ligne de métro, un quartier de Paris ou de New York... on pouvait s'y attendre mais la pizzeria Michel Platini à Stockholm évoquée par une dessinatrice iranienne... C'était au-delà de notre imagination !

Cette année, *Le Paresseux* [revue littéraire créée en 1993 par des écrivains et des dessinateurs à Angoulême] publiera l'ensemble des textes de cette quatrième édition mais rien n'empêche de penser à une autre *Babel heureuse*... dans quelques années.

Quel bilan faites-vous de ces quatre premières éditions ? Qu'envisagez-vous pour les années à venir ?

En quatre éditions, 45 invités seront venus de quelque 30 lieux du monde et une centaine de rencontres auront été organisées. En 2000, pour la première édition, trois villes ont reçu le festival (Angoulême, La Rochelle et Saintes). En 2001, elles étaient dix. En 2002, quatorze. Cette année, une vingtaine de villes. Il y a donc eu, en quatre années, un développement considérable des lieux d'accueil, du nombre de rencontres proposées et du public. L'augmentation répond à l'adhésion du public et à la demande des partenaires qui souhaitent s'associer à cette opération.

Pour les prochaines années, je souhaite que ce festival se développe tout en gardant sa convivialité qui fait que les écrivains sont véritablement des "invités" et que les rencontres avec les lecteurs ont vraiment lieu. J'aimerais aussi que les bibliothèques qui reçoivent les écrivains constituent un fonds qui réunirait les auteurs reçus de façon à constituer dans les lieux de lecture de la région une bibliothèque «littératures métisses». Il serait important aussi que des échanges avec les enseignants soient développés, que les élèves et les professeurs bénéficient du passage des écrivains, en les recevant dans leurs classes, à la condition qu'ils aient au préalable lu leurs livres et préparé la rencontre. En somme, que le festival Littératures métisses devienne un rendez-vous, que le public sache qu'il pourra rencontrer à cette occasion des écrivains de talent, connus ou reconnus mais aussi plus rares à découvrir.

Bien sûr, pour tout cela, quelques moyens supplémentaires sont nécessaires. Ils permettraient en outre d'être encore plus audacieux dans la programmation et de faire venir davantage d'écrivains géographiquement éloignés. ■

Bernard Magnier en compagnie d'Ahmed Abodheman, écrivain saoudien, et d'Axel Gauvin, écrivain réunionnais, à la bibliothèque de La Crêche, dans les Deux-Sèvres.

***Babel heureuse*, préface de Bernard Magnier, 25 textes inédits, coédition Office du livre en Poitou-Charentes et de L'esprit des péninsules, 196 p., 18** e

KOFFI KWAHULÉ
Le souffle de la langue

Auteur, comédien, metteur en scène, Koffi Kwahulé quitte la Côte d'Ivoire en 1979 après une formation à l'Institut national des arts d'Abidjan. A Paris, il intègre l'école de théâtre de la rue Blanche, tout en poursuivant des études théâtrales à la Sorbonne nouvelle. Auteur d'une quinzaine de pièces, il voit se succéder les prix, de *Cette vieille magie noire* (1993) aux plus récents, *Jaz* (1998), *Petite souillure* (2000) et *Big Shoot*, tous publiés aux Editions Théâtrales. En résidence d'écriture à Angoulême, il a participé à la création de la première anthologie de littérature métisse, *Babel heureuse*. Pour lui, cette manifestation, à laquelle il participera pour la première fois cette année, offre la possibilité à des écrivains d'origines différentes de confronter leurs horizons, leurs travaux et leur spécificité. Néanmoins, il reste prudent quant à l'utilisation du terme de «métissage». «Le risque est d'ethniciser l'art. Pour moi, un écrivain n'est pas d'un pays, il est du pays de sa langue, celle qu'il imprime à ses textes, c'est-à-dire son souffle. C'est le souffle qui donne l'identité.» Lui qui écrit «pour se dépayser» lui-même, préférerait le terme de littérature «alien», parce qu'inclassable. Par crainte de voir rentrer dans le genre «métisse» tout ce qui ne serait pas «purement français». «Je n'écris pas en tant que noir, africain ou ivoirien, mais en tant qu'homme. Mon histoire particulière sert mes œuvres, les influence mais ne les détermine pas.»

Aline Chambras

ANDRÉ BRINK
L'expérience sud-africaine

Pour André Brink, né en 1935 en Afrique du Sud d'une famille blanche, la France reste le pays de la prise de conscience. En effet, c'est dans les années 60, alors qu'il étudie à la Sorbonne, que le déclic se fait. Lui, le «blanc», commence à prendre acte du racisme institutionnalisé de son pays natal et comme il l'écrira plus tard : «Je suis né sur un banc du Luxembourg, à Paris, au début du printemps 1960.» De retour dans son pays, il n'a de cesse de dénoncer le système de l'apartheid. Son combat politique passe par les mots. Ses romans, notamment *Une saison blanche et sèche* (Livre de poche, 1992), témoignent de cette injustice, de ce racisme honteux, perpétué par des générations de colons. Aussi n'est-ce pas une surprise de le voir participer à Littératures métisses, lui qui avoue, ironique, se servir «de n'importe quel prétexte pour venir en France». Et puis, le concept de littérature métisse ne lui est pas indifférent. «Une conception de la littérature comme une expérience qui dépasse l'individu, le groupe ou la nation m'intéresse particulièrement. Le mélange des cultures, des points de vue, des façons de vivre ou de voir le monde me passionne. C'est un peu la projection de l'expérience sud-africaine de ces dernières années. Voici une raison pour vouloir assister à ce festival.» ***A. C.***

GASTON-PAUL EFFA
Entre-deux

Camerounais d'origine, Gaston-Paul Effa s'installe en France à l'adolescence. Après des études de théologie et de philosophie à Strasbourg et à Paris, il devient professeur de philosophie et se met à écrire. «L'écriture commence lorsque, exilé en France, le cœur de l'Afrique s'est mis à battre en moi. L'écart a fait naître les mots, en m'absentant de ma terre, elle a repris ses droits.» Son enfance au Cameroun, vécue entre deux cultures, a marqué son imaginaire : élevé par des religieuses, il «apprend l'Occident», avec son grand-père paternel, le féticheur, il «apprend l'Afrique». C'est dans cet «entre-deux» qu'il s'installe et se positionne, comme dans on roman *Le Cri que tu pousses ne réveillera personne* (Gallimard, 2000). Souvent étiqueté écrivain «de la double culture, du métissage», Gaston-Paul Effa se méfie pourtant de ce terme «métisse». «C'est peut-être un lieu commun du XXIe siècle, qu'il faut utiliser avec précaution. Métissage ne signifie pas le mélange de tout avec n'importe quoi, car c'est alors souvent le n'importe quoi qui l'emporte. Ce n'est pas non plus une hésitation entre deux cultures, entre deux modes de vie. La vérité du métissage est dans l'écartèlement. L'éthique du métissage est dans l'approfondissement des différences. C'est une tension irrésolue. Le métissage est ce qui ne finit pas… le devenir, telle est la dynamique, vibrante et fragile du métissage.» ***A. C.***

Littératures Métisses

Svetlana Alexievitch, Maïssa Bey, André Brink, Ananda Devi, Gaston-Paul Effa, Lorand Gaspar, Mohamed Kacimi, Andreï Kourkov, Koffi Kwahulé, Alberto Manguel, soit dix écrivains, ainsi que l'animateur du Parlement international des écrivains et directeur de la revue Autodafé, Christian Salmon, le cinéaste Jean Rouch et le dessinateur Edmond Baudouin sont les invités de Littératures métisses. Du 2 au 6 juin, ils interviendront dans une vingtaine de villes de la région puis se retrouveront à Angoulême pour une série de rencontres, lectures et débats du 7 au 9 juin. Office du livre en Poitou-Charentes : 05 49 88 33 60

Musiques métisses

«Face aux ravages culturels, économiques et écologiques de la mondialisation, le principal vecteur de résistance (pacifique) passe par la culture, c'est-à-dire la langue, la musique, la littérature mais aussi la cuisine», nous déclarait récemment Christian Mousset (L'Actualité, hors série déc. 2002). Voici donc ce que propose de nous faire écouter, à Angoulême du 5 au 9 juin, le fondateur-directeur du festival Musiques métisses, dans cette 28e édition invite plus de 30 groupes. Maghreb (dans le cadre de l'année de l'Algérie en France) : le Diwan de Biskra & Camel Zekri, Ensemble Ahelill de Timimoun, Lalla Fatma, Les Tontons du Bled.
Afrique : Malouma (Mauritanie), Erik Aliana & Korongo Jam (Cameroun), Macase (Cameroun), Bembeya Jazz (Guinée), Ba Cissoko (Guinée), Super Rail Band de Bamako (Mali), Tony Allen (Nigéria), Maalesh (Comores), Rumbanella Band (R. D. Congo), Orchestra Baobab (Sénégal), Daara J (Sénégal), Tiken Jah Fakoly (Côte d'Ivoire), Issa Bagayogo (Mali), Simentera (Cap Vert), Voz de Cabo Verde (Cap Vert), Les Cool Crooners (Zimbabwe).
Océan Indien : Njava (Madagascar), Rajery (Madagascar), Granmoun Lélé (Réunion), El Diablo (Réunion), Françoise Guimbert (Réunion).
Europe : Thierry «Titi» Robin & Gulabi Sapera (France-Inde), Mariza (Portugal), Kocani Orchestar [Gypsy Brass Band] (Macédoine), Zebda (France), Dupain (France-Occitanie), Tao Ravao & Tany Manga (France-Madagascar), Radio Tarifa (Espagne). En mai, deux artistes sont invités en résidence en Charente : Lalla Fatma et El Diablo.
musiques-métisses.com

Une nouvelle voix du fado. Née au Mozambique, Mariza vit au Portugal depuis son enfance. A écouter : *Fado em mim* (CD World Connection).

Ci-dessous : Figure rebelle et populaire en Mauritanie, Malouma est issue d'une famille de griots. Ses chansons abordent des sujets tabous. CD à paraître sur le label Marabi.

Vers la route de Fuli

L'écrivain Claude Margat, qui vit à Rochefort, nous a confié quelques pages de son journal de voyage en Chine

Texte et estampe de **Claude Margat**

Au moment de peindre un paysage de mémoire, il est bon de se trouver dans une disposition analogue à celle qu'inspire le sentiment amoureux. Afin que s'instaure le change entre l'action du silence et l'obscure présence qui cherche à l'intérieur du corps un chemin vers la clarté, une connivence doit s'établir à tout moment. Il faut que ce qui a été vécu recommence à vivre. Chaque trait de pinceau, chaque point doivent contribuer à ce que la déambulation se poursuive sur le papier. Le paysage n'est pas la représentation du sentiment mais l'action même de celui-ci. Le peintre agit de mémoire. Après avoir appartenu au monde extérieur, la source qu'il interroge se trouve désormais en lui. Un change incessant a ainsi lieu entre l'espace qui s'étend devant et celui qui s'étend derrière. La trace laissée au passage est ce qui constitue la nouvelle histoire du paysage. C'est pourquoi le véritable amateur de peinture est toujours attentif à ce qui élève la vision d'un paysage plus haut que la simple ressemblance formelle. Lorsqu'on a souvent arpenté un paysage, il devient plus facile d'en ressusciter la présence. L'empreinte qu'il laisse dans la mémoire du corps contient celle de sa forme générale ainsi que les sensations qui s'y rapportent. Ce qui lui confère alors une présence particulière n'est pas plus visible à la surface du tableau que la sensation n'est visible à l'intérieur du corps. N'est visible que le passage de la vibration.

Ci-dessus : «Ici égale ailleurs», estampe sur Xuan, 2003.

Je sens rôder la force mais celle-ci n'investit pas mon poignet. Il ne se produit rien. Pas de connexion et pas de déclic… Tandis que je reste songeur, Ling Fang, le fils cadet de Qin Zhu Yi surgit essoufflé devant moi.
– Hé Ma ! Vous êtes là ? Nous vous attendons depuis deux heures ! C'est votre anniversaire, l'auriez-vous oublié ?
– Ma fois oui ! Quelle heure est-il donc ?
– Huit heures déjà !

Tandis que mon jeune ami parcourt des yeux les feuilles maculées d'encre qui sèchent sur le plan de travail, je me confonds en excuses et m'apprête en quelques secondes.
– C'est le chemin de Fuli que vous avez peint ici ?
– Oui.

Je n'ai rien peint de bien depuis mon arrivée à Yang Shuo. Les esquisses que je réalise prennent vie quelques instants puis s'évanouissent dans une neutralité grisâtre. Mais s'il est certain que si l'apparition sur le papier d'un paysage vivant procure une joie sans pareille, la satisfaction de réussir un bel idéogramme ne lui cède en rien. Alors je calligraphie.
En peinture au lavis, les difficultés se résolvent en amont, par de quotidiens exercices de calligraphie. Ainsi correctement formée à l'étude du mouvement, la main n'hésite plus au moment de réaliser un trait. Qin Zhu Yi et Li Shou Ping portent un regard attentif et rempli de bienveillance sur mes différentes tentatives. Ils semblent apprécier que l'on choisisse ainsi de consacrer beaucoup de temps à questionner le sens et la forme des signes. Ils s'affligent toutefois de constater que je peine car cela signifie que quelque chose m'empêche de communier pleinement avec l'esprit des paysages du Sud. S'il m'est plus facile de peindre ceux de France, c'est bien sûr parce que je les ai tellement arpentés qu'ils ont fini par prendre vie en moi et qu'il me suffit d'en évoquer le souvenir pour les voir resurgir immédiatement devant mes yeux. Dans ces conditions, il ne reste plus qu'à conjuguer le plaisir de l'encre et du pinceau à celui du regard. L'émotion fait le reste en conduisant l'élan du cœur jusqu'au vide dans la main. La joie qui accompagne l'action de peindre s'établit d'emblée dans la plénitude et dans la durée. Le corps s'allume puis c'est le rapt délicieux, on se sent immergé dans un espace où chaque geste répond au précédent comme l'inspiration répond à l'expiration du souffle. Une sensation d'aisance aérienne prend possession de tout l'espace et lorsque se fait sentir la fatigue, le regard se montre tout surpris de découvrir ce qui dans l'éblouissement s'est déposé sur le papier. Pourquoi dans l'éblouissement ? Parce qu'au moment où l'on peint, c'est à la pointe du pinceau que se concentre le regard mais c'est l'obscurité du corps qui voit et agit. Pour que cela puisse avoir lieu, il est absolument nécessaire que la joie reste constante. Or la joie d'errer dans l'espace intérieur ne reste constante que si la mémoire offre une réserve illimitée de souvenirs. Je n'ai pas accumulé suffisamment de souvenirs sur le territoire de Yang Shuo pour peindre ce pays comme si je continuais à y déambuler. En privilégiant l'action au détriment de la contemplation nous nous coupons d'une durée qui contient toutes les imperceptibles métamorphoses du paysage. Vivre l'espace, c'est respirer physiquement et mentalement son rythme. ■

Claude Margat a publié des romans, de la poésie et des essais (notamment avec Jean-Luc Parant). Imprégné de culture chinoise, proche de François Cheng, il peint à l'encre de Chine depuis 1990 (*L'Actualité* n° 53).
Deux missions Stendhal l'ont conduit en Chine (où il a exposé ses peintures) à la rencontre de deux grands calligraphes: Qin Zhu Yi et Li Shou Ping. Il termine actuellement son journal de voyage et de réflexions sur le trajet spirituel des peintres lettrés chinois. Titre à paraître : *Poussière du Guangxi*.
Ses paysages peints en Chine et en Charente-Maritime sont visibles au Musée du papier, à Angoulême (134, rue de Bordeaux) jusqu'au 1er juin. L'Acapa, qui organise cette exposition, a édité une estampe sur papier Xuan, limitée à 30 exemplaires (79 e).

F. NEAUD 03-2003

Simenon et la table charentaise

Des années vécues en Charente-Maritime, Simenon a conservé le goût de la chaudrée fourasine, de la mouclade et de bien d'autres produits de la mer. Par l'auteur des *Chemins charentais de Simenon*

Par **Paul Mercier** Dessin **Fabrice Neaud**

« Du vrai. *Ce serait assez bien ma définition du mot «vrai». Ce qui touche directement à la vie de l'homme. Ce qui la rend possible.* […] *Pourquoi le mot «saindoux» me met-il soudain l'eau à la bouche ? Je n'en ai pas mangé depuis la guerre 1914-1918. Je le revois étalé sur du pain noir. C'était un corps gras. Nous avions besoin de corps gras. Et en le mangeant, nous avions conscience de nous défendre. Que la gastronomie, à côté de cela, est artificielle et sans joie…»* (*Quand j'étais vieux*, dictée du 8 août 1960)

Il y a deux Simenon, Dr Simenon, celui des traditions populaires, fidèle aux *Recettes de Tante Marie, l'art d'accommoder les restes*, et Mister Georges, le snob, celui qui s'affiche avec Curnonsky, le prince des gastronomes, et son dauphin, Courtine, à la Tour d'Argent et dans les grands dîners mondains (le menu du Grand Véfour dans *Les Anneaux de Bicêtre* en est le symbole). Courtine contourne la difficulté en mettant tout sur le dos de la cuisinière modèle, dans *Le Cahier des recettes de Madame Maigret*, souvent réédité depuis 1974, jugé incomplet par les connaisseurs. Quelque part, Simenon met au défi Courtine de publier la recette de la marinade du «cochon long», chère aux tribus mélanésiennes anthropophages, une méthode de préparation valable pour le «cochon court», en particulier quant au choix des herbes aromatiques... Manger, penser manger, comme on dit aujourd'hui, c'est aussi une affaire de rites sociaux et une façon d'honorer ses appartenances sociales et son goût du terroir.

Heureusement, dirons-nous, Maigret n'est pas venu souvent enquêter dans la région, la seule fois qu'il s'y est attardé, alléché par le souvenir d'huîtres dégustées à Fouras autrefois, il en sera sevré et repartira sans avoir satisfait son désir gourmand. La cuisine charentaise tient-elle une place spéciale dans *toute* l'œuvre de Simenon ? La réponse semble incontestable.

On trouve un plat fétiche, du début à la fin de l'œuvre, jamais délaissé par Simenon, alors que bien des Charentais ne savent plus aujourd'hui à quoi ça ressemble et n'en ont jamais mangé : la *vraie* chaudrée fourrasienne[1], pas la chaudrée ordinaire, comme le laisse entendre la recette de Courtine. Dès *Train de nuit* (1930), on connaît l'essentiel de la recette dont le prix de revient à l'époque avoisine les quinze francs au marché de Fouras :

«Tu vas manger la chaudrée *avec nous...* […] *Et la chaudrée fumait déjà dans les assiettes, une de ces chaudrées du pays comme la maman de Jean savait si bien les préparer : des soles, des seiches, du vin blanc. C'était un vrai parfum qui emplissait la salle à manger.»*

Anguilles ou congre ? Peu importe, la spécialité reste au menu du *Riche homme*, quarante ans plus tard.

«– Si on allait manger la chaudrée ?

La spécialité de Fouras, à quelques kilomètres de La Rochelle. C'est une sorte de bouillabaisse à base de petites soles, de seiches et d'anguilles.»

Il n'est même pas besoin d'être en Charente pour apprécier la cuisine du pays, il suffit de trouver une Charentaise digne de ce nom, une cuisinière qui sait tenir les hommes par le bec. Ainsi Rose, une découverte de Maigret en plein Paris, dans *Le Voleur de Maigret* (1966) :

«Toute la journée à ses fourneaux, Rose trouve le temps de converser aimablement avec ses clients et les retenir à table :

Vous restez à dîner, Monsieur Maigret ? […] *J'ai de la mouclade… Je n'oublie pas que je suis née à La Rochelle,*

où ma mère était marchande de poissons, de sorte que je connais les bonnes recettes… Vous connaissez la chaudrée fourrasienne ?
Maigret récita :
– Une soupe d'anguille, des petites soles, des seiches…
– Vous êtes allé souvent par là ?
– A La Rochelle, oui, et à Fouras…»
Avec la chaudrée, le narrateur recommande de boire un vin sec et dur qui sert à faire le cognac, un petit blanc de Charente qu'on ne trouve pas dans le commerce. Maigret est tellement enchanté d'avoir déniché ce bistro qu'il fait la promesse à Madame Maigret de l'y emmener : *«Il faut que je t'invite dans ce restaurant-là… Il est tenu par une ancienne chanteuse d'opéra comique qui s'est mise à la cuisine... Elle prépare une de ces chaudrées…»*

«Je peux vous servir deux douzaines de pétoncles qui viennent de La Rochelle»

Voilà Maigret, un gourmet devenu chroniqueur gastronomique, et l'essentiel du roman tourne à l'escapade gourmande dans les Charentes sans quitter Paris. La cuisine charentaise suffit à évoquer les bords de l'Atlantique et les bribes d'un passé volatile, c'est au bout de la fourchette qu'on la harponne, à la table d'un bistro, le Vieux Pressoir, boulevard de Grenelle, juste en face du métro aérien. Il est tenu par un ancien cascadeur et sa femme Rose, une ancienne cantatrice d'opéra comique reconvertie au «piano». Rose tient de sa vieille mère, qui vend encore du poisson au marché couvert de La Rochelle. Elle soigne ses clients par la gastronomie régionale, sa thérapie à elle. «Mère en cuisine», elle réconforte ces jeunes gens et ces jeunes filles qui s'entredéchirent, qui se fâchent avec les producteurs et qui ne surmontent leur désespoir chronique que grâce au maternage assidu et à la bonne humeur constante de l'infatigable Rose, figure mythique de la femme maternelle et nourricière. Jamais dans aucun autre roman, la nourriture n'a autant compté comme soins, comme on l'enseigne dans les bons traités de puériculture. Le mari de Rose, qui se présente comme le «troquet», se contente de jouer les utilités et lui abandonne le rôle principal. Maigret est assez content de tomber dans le piège d'une pareille séduction et ne se doute même pas de la concurrence faite aux petits plats de Madame Maigret.
Cet hommage appuyé à la gastronomie charentaise émaille de ses notations rapides le fil de la narration, telle une ponctuation gourmande toute proche du grignotage, sans rien de commun avec la lourdeur d'un livre de recettes. Les plats défilent les uns après les autres, la mouclade, le gigot de mouton pré-salé, les crêpes flambées à l'armagnac[2], etc. A chaque visite de Maigret, une bonne surprise l'attend et il ne songe pas à faire faux bond à son hôtesse :
«Vous mangez ici ?... J'ai du caneton à l'orange. Avant, je peux vous servir deux douzaines de pétoncles qui viennent d'arriver de La Rochelle… C'est ma mère qui me les envoie… Eh oui !... Elle a passé ses soixante-quinze ans et elle est aux Halles chaque matin…»
Il n'y a pas qu'à Paris qu'on respire les fumets de la Charente : même à Tahiti, le *Touriste de bananes* est cueilli par les vertus culinaires du ragoût aux oignons de M^me^ Nicou. Il faut impérativement que les produits soient frais, viennent du marché du jour même ou mieux, proviennent directement du potager, ce qui est le cas. On n'a pas attendu les rengaines de Jean Pierre Coffe ou de José Bové pour s'en convaincre.
Le marché aux légumes, le marché au poisson sont des passages obligés pour les ménagères et pour les hommes qui prennent le temps de les accompagner ou non. Les senteurs, les odeurs des marchés constituent un leitmotiv trop connu des lecteurs de Simenon pour qu'on y insiste davantage, ce sont des lieux presque sacrés où le spectacle de l'abondance des produits, leurs effluves apaisent une anxiété orale originaire, une faim de vivre insatiable. On connaît moins Simenon les mains dans la farine, enfin presque, puisqu'il ne fait que la leçon de cuisine à Boule[3] :
«[Pour tenir mon rang, je me devais de bien choisir les vins de ma cave.] Enfin, je me devais d'être aussi un gourmet. Je connaissais mon Escoffier presque par cœur et ce sont ses recettes que j'enseignais à ma brave cuisinière Boule. Je faisais aussi partie d'un certain nombre de groupes de gastronomes qui se réunissaient, les uns une fois par semaine, les autres une fois par mois, pour des repas raffinés, presque toujours présidés par mon ami Curnonsky.» (*On dit que j'ai soixante-quinze ans*, dictée du 24 mars 1979)
Le retraité de la petite maison rose, à la fin de sa vie n'a plus les mêmes envies, Escoffier n'est plus du tout son mentor :
«Je me croyais gourmet. [Aujourd'hui] *je suis heureux de retrouver un plat tout simple qui m'a enchanté la veille, et la lecture d'Escoffier, que je savais presque par cœur, me soulève aujourd'hui le cœur. Cherchez-y donc un mets qui ne comporte ni foie gras, ni crustacés, ni crème, fouettée ou non, ni vin, ni alcool,*

1. Malgré les corrections de Doringe, d'origine rochelaise, Fouras prend curieusement presque toujours deux «r» dans les textes de Simenon et si les habitants de la cité s'appellent les Fourasiens, la chaudrée est dite fourasine.
2. Hubert Monteilhet, critique gastronomique à ses heures, applaudit des deux mains pour cette entorse aux productions locales.
3. Pourquoi cherche-t-on ailleurs le prototype de Madame Maigret ? Boule, la fidèle gardienne du logis et la reine de la cuisine, n'a pas eu d'enfants non plus.

ni confit d'oie, ni aucun de ces aliments trop riches qui donnaient la goutte à nos grands-pères.» (*Jour et nuit*, dictée du 30 avril 1979)

C'est là que le bât blesse, avec la cuisine charentaise, ce pays de «haute graisse», disait Rabelais en son temps. Au temps de la Richardière, on faisait de la cuisine pour un régiment afin de régaler la bourgeoisie, les équipes sportives de passage et les fins becs parisiens, trop heureux de trouver une hostellerie si pantagruélique. Les journaux de l'époque s'en amusaient et le cognac coulait à flots. Mais avec la guerre, c'est une autre histoire et les réfugiés ont leurs idées sur la cuisine et l'art d'accommoder les produits naturels.

Dans *Le Clan des Ostendais*, les familles de pêcheurs flamands sont déconcertées par ce qu'on leur offre à manger en signe de bienvenue, à Charron, et l'affaire a failli tourner à l'incident diplomatique :

«On leur avait préparé un plat du pays, la mouclade, c'est-à-dire des moules à la crème et au curry. Est-ce que les Ostendais n'aimaient pas les moules ? La grosse Maria goûtait, faisait une grimace, puis disait quelques mots et aussitôt les femmes du clan empêchaient les enfants de toucher à leur assiette.

A cause du curry, auquel les gens ne sont pas habitués. Les gens de Charron ne pouvaient pas le savoir[4]*.»*

La mouclade des boucholeurs, voilà qui distingue l'habitué de la côte Atlantique des touristes de passage qui s'en tiennent aux délicieuses mais banales moules marinières. Les produits de la mer, les huîtres, les coquillages, les poissons d'eau douce, de marais et les autres, rien de tel pour se reposer des plats en sauce. Les plus fines gueules tairont, pour garder leurs secrets pour eux, en effet les civelles grillées et les éclades, les moules au barbecue et aux aiguilles de pin sont réservées aux plus malins, aux braconniers ou encore aux gros portefeuilles.

Pineau, cognac, petit vin blanc rêche de l'île de Ré, l'art de la table ne s'arrête pas là. Simenon, à la Richardière, avait commencé à collectionner la faïence de Marans, à utiliser avec des nappes et des serviettes à l'effigie de la Richardière.

Pourtant, il existe une autre voie pour poursuivre l'enquête, plus personnelle et plus jouissive pour le lecteur : relire chacun des romans charentais et redécouvrir, livre après livre, ce que mangent les personnages et les rituels de la table qu'ils partagent avec leur entourage, leurs familiers. Alors, les bistros, les coups de blanc sur le zinc prennent une valeur de communauté rurale. Le Café de la Paix : celui d'un rendez-vous social, où l'on s'informe de l'actualité du moment et de ce qu'on n'écrira jamais dans les journaux. Il faut s'y montrer pour ne plus être un étranger, pour se faire accepter des «autorités» locales, celles qui font l'opinion. On y mange quand on vient de loin (20 kilomètres), quand on a des affaires en cours, selon les traditions rurales. Les bistros des ports de La Rochelle, c'est autre chose, c'est le monde des pêcheurs et des armateurs.

Pour suivre cette piste des repas quotidiens des gens ordinaires, il suffit de relire les romans, depuis *Le Haut Mal*, avec ce repas manqué pour les hommes de la batterie, jusqu'aux dîners du *Riche Homme*, en passant par les soupers solitaires de Léon Labbé dans *Les Fantômes du chapelier*. Une fois le pli pris, le lecteur a des idées pour s'inviter à la table des personnages de Simenon et partager leurs préoccupations. La tarte aux pommes, le gâteau à la frangipane et un gros morceau de saint-honoré avec le jeune *Malempin*. Ou le menu des touristes à la Pergola dans *Le Haut Mal* : palourdes, soles, huîtres et vin blanc rêche de l'île de Ré. Du jambon grillé, des pommes de terre et du chou du jardin, un ragoût d'agneau, trois harengs grillés et quelques amuse-gueule avec *Le Riche Homme*. On conseillera au lecteur de mener lui-même ses recherches après l'avoir abandonné à l'Hôtel du Port d'Esnandes en compagnie du *Voyageur de la Toussaint* pendant son repas de noces :

«L'endroit était simple, plus que rustique, mais c'était considéré comme le meilleur restaurant de la région et dans le bistrot, on pouvait entendre les pêcheurs qui commandaient des chopines de vin blanc. […] *Il y avait des huîtres sur la table, des palourdes, des crevettes, et on sentait une odeur chaude de mouclade qui venait de la cuisine. Mais les fourchettes étaient en fer et la vaisselle ébréchée.»*

La mouclade était trop poivrée, il y avait à redire sur le poulet, mais le porto, le vin blanc de pays, le champagne et la fine pour terminer ont allumé la trogne des hommes, bien que tout le monde ait une tête d'enterrement ce jour-là. Simenon s'y connaît comme pas un pour saper les histoires de famille et les coutumes du mariage. La table charentaise voit passer le souffle du boulet, le jeune marié n'était pas vraiment dans son assiette mais déjà dans le lit de sa tante.

Bon appétit et bonne lecture, à vous, lecteurs, que les secrets de famille ne taraudent plus et qui prenez du plaisir en compagnie de personnages de Simenon. ■

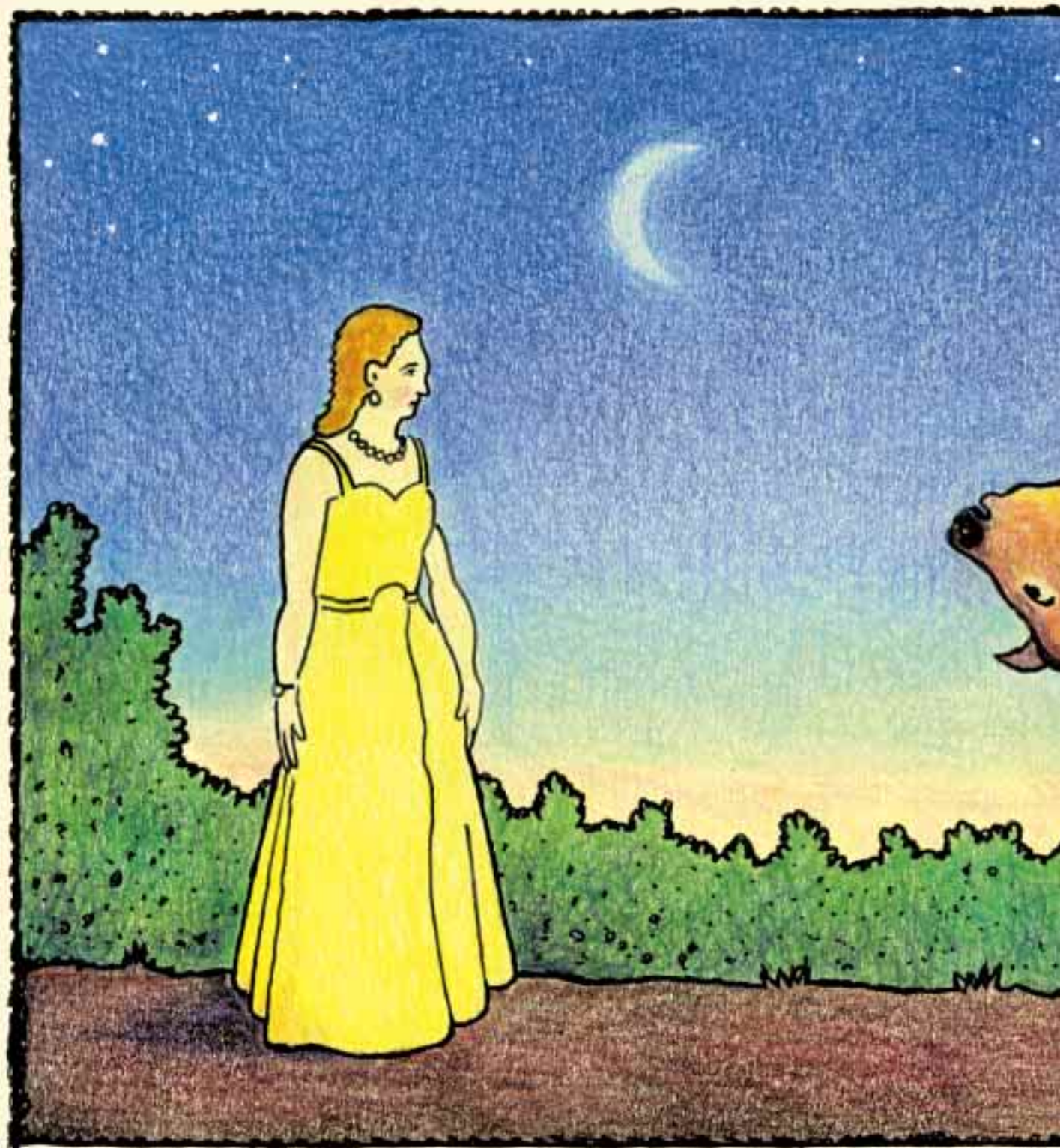
4. Croquer des sardines crues, à la mode rochelaise ne saurait étonner les amateurs de *maatjes*, ces jeunes harengs bien gras, dont Simenon et les Belges en général raffolent. Le romancier, grand amateur de sardines crues, n'a jamais pu communiquer sa passion culinaire à Boule, pourtant fille de pêcheur normand.

Paul Mercier publie *Les Chemins charentais de Simenon*, en avril 2003 aux éditions Le Croît vif. Ce livre développe son article paru dans *L'Actualité Poitou-Charentes*, n° 53, juillet 2001.

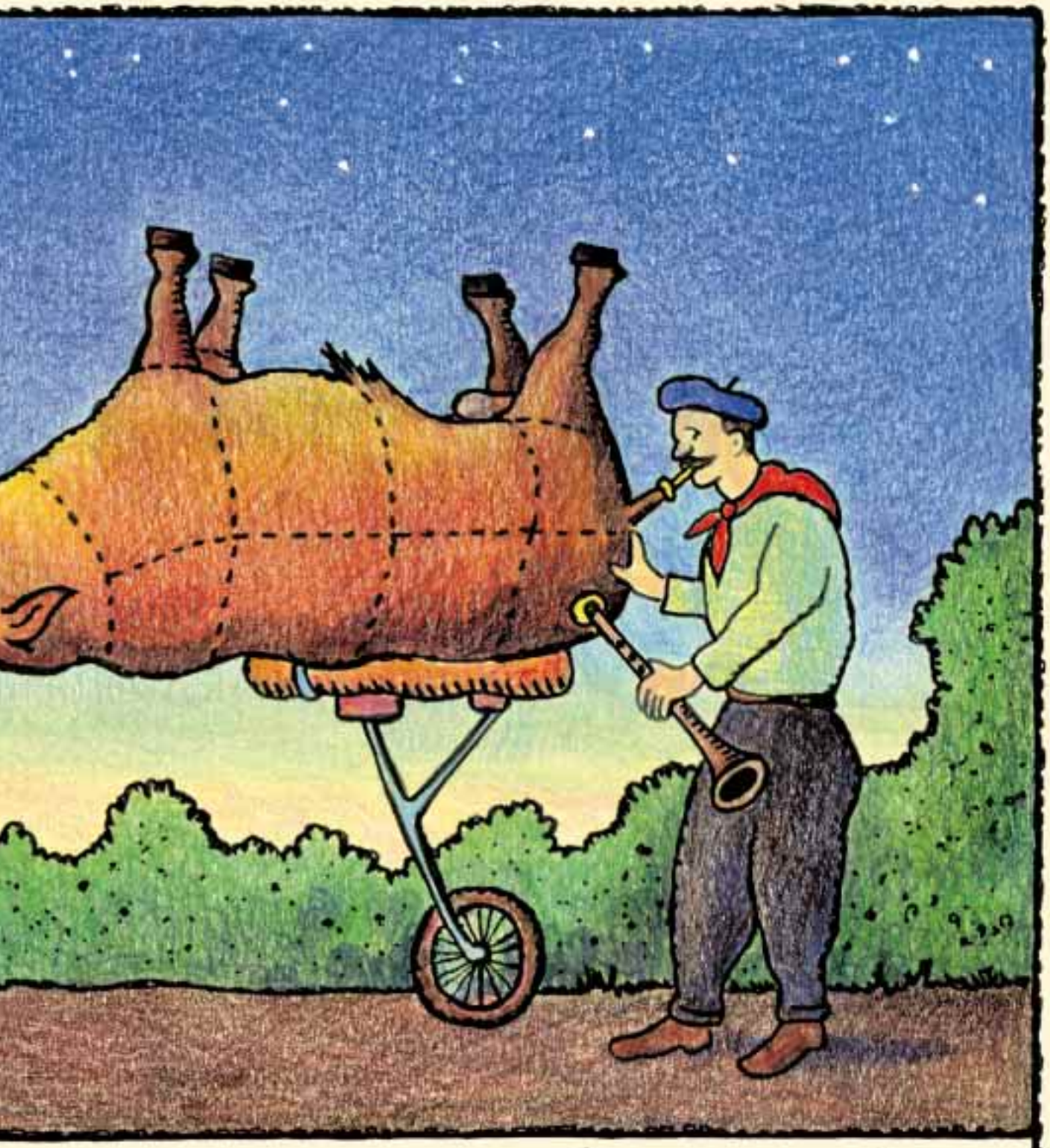
Du même auteur doit paraître en mai 2003 aux Presses universitaires de Franche-Comté :

La pulsion d'écrire, Approche psychologique de la création romanesque chez Georges Simenon.

Omnibus réédite actuellement 25 des 27 volumes de *Tout Simenon* et Gallimard publie début mai un choix de 21 romans dans *La Bibliothèque de la Pléiade*.



CLAUDINE ÉTAIT VRAIMENT
Parthenaise", UNE SÉRÉNAD



IMPRESSIONNÉE PAR "La
DE ROMANTIQUE DE JACQUES

Glen Baxter 2003

Photos ci-contre : Le crâne de Toumaï et le tamisage dans le désert du Djourab au Tchad.

Exposition à l'Espace Mendès France, à partir du 4 mai 2003. Tél. 05 49 50 33 08

Toumaï, notre ancêtre

Le plus ancien hominidé primitif connu a ce jour est âgé de 7 millions d'années. Son nom est *Sahelanthopus tchadensis*, une nouvelle espèce, mais tout le monde l'appelle Toumaï, ce qui signifie «espoir de vie» en goran, une des nombreuses langues du Tchad. C'est le nom que l'on donne aux enfants qui naissent juste avant la saison sèche. Car Toumaï a été découvert dans le désert du Djourab, en 2001 par la Mission paléoanthropologique franco-tchadienne, dirigée par Michel Brunet, patron du laboratoire de géobiologie, biochronologie et paléontologie humaine de l'Université de Poitiers (UMR 6046).

L'exposition créée par l'Espace Mendès France vise à fournir les principaux points de repère pour comprendre le travail des paléontologues et apprendre à connaître Toumaï. Comment trouve-t-on les fossiles dans le désert et comment sont-il étudiés en laboratoire ? Dans quel environnement Toumaï vivait-il ? Aux côtés de quels animaux ? Quelle est sa place dans l'histoire des hominidés ? Que chamboule-t-il dans le scénario de notre origine ? Autant de questions auxquelles cette exposition entend répondre sachant, comme aime à le souligner Michel Brunet, qu'en science toute vérité est provisoire.

M. P. F. T.

En octobre 2002, L'Actualité a consacré un dossier à Toumaï (n° 58) où s'expriment les paléontologues Michel Brunet, Patrick Vignaud et Likius Andossa.

PRIX DAN DAVID POUR MICHEL BRUNET

Un million de dollars, tel est le montant du chèque qui accompagne le prix de la fondation Dan David décerné à Michel Brunet pour ses découvertes paléontologiques. Ce prix lui sera remis le 19 mai à l'Université de Tel Aviv.

VIVE LES MATHS

Avec dix exemples et manipulations, l'exposition «Maths en Méditerranée» évoque quelques points majeurs de la longue histoire des mathématiques (depuis 2 500 ans). Une autre exposition s'attache au phénomène du hasard et propose vingt-quatre manipulations ludiques, de la courte paille à l'effet papillon.
Exposition à l'Espace Mendès France jusqu'au 4 mai.

REPENSER LA SCIENCE

Ce livre sous-titré «Savoir et société à l'ère de l'incertitude» est cosigné par Helga Nowotny, Peter Scott et Mickaël Gibbons. Dans la préface, Jean-Jacques Salomon affirme : «Voici un livre important, qui projette un éclairage aussi original que révélateur sur l'évolution des sociétés que l'on dit post-industrielles et offre une vision nouvelle des liens d'influence réciproque entre la science et la société.»
Ed. Belin, 260 p., 22,90 e

Les états d'âme de la matière

Matière. Réalité constitutive des corps, susceptible de prendre toutes sortes de formes, substance ayant des caractéristiques déterminées. Vague définition que celle du monde qui nous entoure. Car, après-tout, ce monde n'est-il pas constitué uniquement de matière organisée ? Quoique… Partant d'idées reçues, dont l'une des plus ancrées dans nos pensées est que «la Nature a horreur du vide», Bernard Tyburce approche la matière dans son intimité et tente de supplanter dans nos esprits des préjugés, vérités scientifiques «d'un autre temps». Ainsi, à partir de la constitution de base d'un atome (un noyau autour duquel gravitent des électrons), il nous démontre que celui-ci est vide à 99,999999% : la Nature serait donc, au contraire de ce que nous croyons, le royaume absolu du vide !
Matière d'Aristote, d'Einstein ou des alchimistes, matière explorée, inerte, vivante, matière domestiquée, miniature ou gigantesque, posant des questions justes, l'auteur, maîtr e de conférences en chimie à l'Université de Poitiers, explore dans son ouvrage la «machinerie» de la matière, essence de la chimie d'aujourd'hui.

L. B.-G.

***La Matière*, Editions Le Cavalier Bleu, collection «Idées reçues», 128 p., 8** e

Photos du capitaine Yves Marie Bernard : le trois-mâts *Rancagua* sous voile et l'équipage du *Montmorency* qui fête le passage de la ligne au niveau de l'Equateur.
Exposition du 24 mai au 3 novembre à la Corderie royale, Rochefort.
Tél. 05 46 87 81 44

Cap Horn et cap-horniers

Pointe rocheuse balayée par les vents à l'extrême sud du continent sud-américain, passage obligé pour les navires pendant des siècles entre Atlantique et Pacifique, le cap Horn est sans doute, de tous les caps, le plus légendaire et le plus redoutable, surtout quand on l'aborde d'est en ouest, contre vents et courants. Les marins, ceux qui s'étaient déjà affrontés à ses colères, le nommaient «cap dur», et ce n'est jamais sans appréhension qu'ils se relançaient dans l'aventure. Depuis les côtes de France jusqu'au Pacifique, la route était longue, éprouvante pour les hommes, et très périlleuse. Avec aussi des moments de détente, comme au passage de l'Equateur, où l'on profitait souvent d'une accalmie – qui pouvait durer des jours dans cette zone du «pot au noir» – pour faire la fête et «baptiser» les nouveaux matelots. Passé l'Equateur en direction du sud, le vent se mettait rapidement à forcir et tout l'équipage se mobilisait : on changeait les voiles pour de la toile plus solide, on recalfatait le pont, bref, on se préparait au pire. Car le pire était toujours possible. Pour réussir à franchir le cap, hommes et navires devaient parfois lutter vingt, trente jours, sous les cinquantièmes, dans le froid, au milieu des éléments déchaînés. Une fois gagnées les eaux du Pacifique, c'était comme si on respirait un air nouveau. La navigation devenait plus sereine, c'était l'occasion pour les marins de prendre enfin un peu de repos, l'occasion aussi de réparer sur les voiliers les dégâts causés par le gros temps. Le passage du cap Horn, lors du voyage de retour, s'effectuait généralement plus aisément, les navires bénéficiant d'un vent arrière favorable.

«La guerre de 14-18 et le bateau à vapeur ont contribué à la disparition des derniers grands voiliers de commerce, le creusement du canal de Panama a marqué la fin de l'épopée mythique du cap Horn, explique Michaël Liborio, commissaire de l'exposition «Cap Horn – cap Dur», réalisée par le Centre international de la mer, et présentée à la Corderie royale de Rochefort à partir du 24 mai. En choisissant d'évoquer cette légende, nous voulons surtout rendre hommage à ceux, capitaines, officiers ou simples matelots, qui l'ont écrite. L'aventure humaine constitue le cœur de notre propos. Sur la toile de fond des voyages commerciaux de la France vers le Chili entre 1880 et 1914, c'est le point de vue des marins qui est ici privilégié.» Au travers des témoignages des cap-horniers – lettres, journaux de bord, photographies, films, objets, tableaux, maquettes, et autres «travaux de matelots» –, le visiteur découvre l'univers si particulier de ces voyages maritimes : les différentes étapes, les péripéties de la navigation, la vie à bord des grands voiliers de 3, 4 et 5 mâts et de plus de 80 mètres, pouvant jauger plus de 3 000 tonneaux.

Le parcours se tisse sur des jeux de formes, de matières, de couleurs et de lumières, suggérant les mouvements et les métamorphoses de la mer et du ciel, au gré des paysages rencontrés sur la route. Une mise en espace sensible et poétique réalisée par l'artiste et navigateur Gildas Flahault.

Mireille Tabare

AU LARGE

De grands photographes maritimes, tels Beken of Cowes, Erwan Quénéné ou Philip Plisson, sont présents dans l'exposition «Au large, 30 ans de courses», réalisée par l'Union nationale pour la course au large et présentée au musée national de la Marine à Rochefort jusqu'au 7 septembre 2003.
Tél. 05 46 99 86 57 / musee-marine.fr

POURQUOI PAS L'ANTARCTIQUE

Un site internet permet de suivre l'évolution du projet culturel, scientifique et pédagogique conduit par Isabelle Autissier et André Bronner (*L'Actualité* n° 56), de se documenter sur l'Antarctique et les expéditions de J.-B. Charcot : pourquoipaslantarctique.com

Le pays ostréicole

En quinze ans, le nombre d'éleveurs d'huîtres dans le bassin de Marennes-Oléron a diminué de 30 %. Concentration, modernisation, le secteur ostréicole, principale activité traditionnelle locale, est en pleine mutation. Cette évolution rapide préoccupe professionnels et collectivités locales, qui s'interrogent sur l'avenir du métier et sur le devenir des sites ostréicoles abandonnés. «Pour tenter de répondre à ces questions, la Section régionale conchylicole a lancé une étude prospective sur le sujet, explique Jean-Michel Thibault, directeur du Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement (CAUE) de la Charente-Maritime. Nous avons décidé d'appuyer cette démarche par une opération de sensibilisation du public. Il existe, en effet, tout un patrimoine paysager, architectural et ethnologique à valoriser. Et, plutôt que de dresser un inventaire général des sites, nous avons choisi de donner carte blanche à un artiste photographe, Jean-Christophe Ballot.»

Photographies de Jean-Christophe Ballot. Exposition au Centre international de la mer, à Rochefort, du 5 avril au 5 mai 2003.
Tél. 05 46 87 01 90

En quarante clichés, noir et blanc et couleurs, l'exposition itinérante produite par le CAUE – avec le concours du Conseil général, de la Région Poitou-Charentes, des communautés de communes de Marennes et d'Oléron, et de la Section régionale conchylicole – et présentée par le Centre international de la mer à la Corderie royale de Rochefort du 5 avril au 5 mai, propose, à la manière d'un état des lieux, une approche originale sur le pays ostréicole, de Mornac-sur-Seudre jusqu'à Boyardville. Les images nettes, sans effets, comme des vues à l'œil nu, forcent le regard. Avec pour seule mise en scène des cadrages insolites et incisifs sur le paysage, les constructions, les alignements, les entassements de matériaux et d'outils, et le jeu avec les couleurs, les matières et les formes. Des photographies brutes, en prise avec le réel, passé et présent, de l'élevage ostréicole dans le bassin, d'où émane petit à petit, comme par effet d'accumulation, toute la magie des micro-paysages ostréicoles, modeste trace humaine d'une très ancienne activité, seuls repères dans un espace aux horizons ouverts, entre ciel, terre et mer.

Mireille Tabare

CONSTRUCTIONS NAVALES À ROCHEFORT

Joël Pierre, petit-fils de matelot fusilier à Rochefort, a dressé l'inventaire des 550 navires construits entre 1668 et 1919 à Rochefort et dans l'estuaire de la Charente. Plus de 100 dessins et photos viennent illustrer dans un livre cette longue histoire. Martine Acerra, professeur à l'Université de Nantes, souligne dans l'introduction que Rochefort fut «un lieu expérimental pour de nouvelles techniques de construction et nouveaux types de navires de guerre». Par exemple, cet arsenal réalisa le *Sphinx* en 1829, premier navire à vapeur de la marine française, et les premiers essais d'immersion statique du sous-marin expérimental le *Plongeur* (1863).

***L'histoire des constructions navales à Rochefort, Brouage, Soubise et Tonnay-Charente*, éd. Le croît vif, 224 p., 35 e**

bulletin d'abonnement

Pour recevoir chez vous L'Actualité, plus les numéros hors série, retournez ce bon à : L'Actualité - Service abonnements - BP 23 - 86190 Vouillé

❑ Je désire souscrire un abonnement d'un an à L'Actualité au prix de 15 e (étranger 18 e)

❑ Je désire souscrire un abonnement de deux ans à L'Actualité au prix de 28 e (étranger 35 e)

❑ Je vous adresse ci-joint mon règlement à l'ordre de L'Actualité

Veuillez servir cet abonnement à :

M. Mme Mlle _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____